

REVUE  
REVUE

# DE BRETAGNE

ET DE VENDÉE

DIRECTEUR : **Arthur de la Borderie**  
Député d'Ille-et-Vilaine.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **Emile Grimaud**

**DIX-SEPTIÈME ANNÉE**

**QUATRIÈME SÉRIE. — TOME III**

(TOME XXXIII DE LA COLLECTION)

1<sup>re</sup> Livraison. — Janvier 1873.



NANTES

BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 4

1873.

1873

A faint circular stamp or watermark is visible at the bottom right of the page, featuring a central figure or emblem surrounded by text.

## TABLE DES ARTICLES

	<i>Pages</i>
I. DEUX PÈLERINAGES : NOTRE-DAME DES ERMITES, NOTRE-DAME DE LA SALETTE, par M. <b>Hippolyte Le Gouvello</b> .....	5
II. L'ÉDUCATION LIBÉRALE, par M. <b>Edmond Biré</b> .....	28
III. UN GUIDE DE L'ART CHRÉTIEN, (fin) par M. l'abbé <b>P. Gaborit</b> .....	34
IV. LES GRANDS HOMMES DU JOUR, par M. <b>Eugène de la Gournerie</b> .....	46
V. LE DÉCLASSÉ, nouvelle (suite), par M <sup>me</sup> <b>Blanche de Rosarnoux</b> .....	56
VI. POÉSIE. — ÉPILOGUE POUR UN VOLUME DE SATIRES, par M. <b>Victor de Laprade</b> , de l'Académie française.....	66
VII. NOTICES ET COMPTES RENDUS. — <i>Saint Louis et Alfonse de Poitiers</i> , de M. <b>Boutaric</b> , par <b>Dom François Plaine</b> . — <i>Le Fils du garde-chasse</i> , de M. <b>Emile Grimaud</b> ; <i>Puitesson, souvenirs de l'émigration et des guerres de la Vendée</i> , de M. l'abbé <b>du Tressay</b> , par M. <b>Hippolyte Le Gouvello</b> .....	72
VIII. CHRONIQUE. — L'EXPOSITION DE NANTES (suite), par M. <b>Louis de Kerjean</b> .....	80
IX. BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE....	88

## REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE

REVUE  
DE BRETAGNE  
ET DE VENDÉE

DIRECTEUR : **Arthur de la Borderie**  
Député d'Ille-et-Vilaine.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **Emile Grimaud**

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME III  
(TOME XXXIII DE LA COLLECTION)

ANNÉE 1873. — PREMIER SEMESTRE.



NANTES

BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 4.

1873.

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

## DEUX PÈLERINAGES

---

Notre - Dame des Ermites. — Notre - Dame de la Salette.

---

Ce titre est bien dévot, mais il serait hypocrite si je ne confessais à mes lecteurs que je voyageais en touriste, quand les deux pèlerinages, dont je vais parler, se rencontrèrent, pour ainsi dire, sur mon chemin.

J'ai encore un autre aveu à leur faire. Mon titre serait tout profane : *Impressions de voyage en Suisse*, par exemple ; mais l'un de nos collaborateurs les a déjà conduits à travers la Suisse, et leur a décrit ses merveilles avec un détail et un coloris par trop difficiles après lui.

Toutefois, je suis un peu distrait, et les voyageurs aiment à jaser : je prie donc mes lecteurs de m'excuser, s'il m'arrive d'oublier, en route, qu'ils ont vu le pays avec M. Dubois. Ne leur suffira-t-il point que je les conduise, sans trop les arrêter, je n'ose pas ajouter, ni les fatiguer (après tout, les fatigues sont méritoires en pèlerinage), aux pieds de *Notre-Dame des Ermites* et de *Notre-Dame de la Salette* ?

---

## I

## Notre-Dame des Ermites.

J'avais pour compagnon de voyage un jeune prêtre de mes amis.

La veille (22 août), nous avons quitté Paris; nos oreilles étaient à peine reposées du bruit tumultueux de ses rues, nos yeux, de la vue étrange de ses ruines : le matin, nous entendions soupirer les eaux d'un lac sur les bords d'une cité paisible, et à travers les nues, les premières montagnes nous apparaissaient. Nous étions à Neufchâtel.

Du Chaumont, qui abrite cette ville de ses hauteurs boisées, nous avons contemplé avec ravissement les magiques effets d'un coucher de soleil sur les glaciers des Alpes.

Par-delà une plaine immense déroulant au loin sa verdure, les trois lacs brillants de Neufchâtel, Bienna et Morat, et d'autres sommets de montagnes, sombres comme le bronze; ils dressaient, au-dessus des blancs nuages qu'ils faisaient pâlir, leurs cimes étincelantes de neige et d'une lumière rose mêlée d'or. Nous restâmes longtemps en extase devant cet horizon, ainsi rayonnant de la gloire du divin Créateur. Peu à peu la lumière se retira, les glaciers s'éteignirent; une blancheur mate et uniforme couvrit leurs fantômes gigantesques, et ils parurent inanimés, comme si la vie s'était retirée d'eux avec le dernier rayon du soleil.

Mais les spectacles de la nature me font déjà oublier que les spectacles surnaturels de la grâce et une merveilleuse vision de saint m'appellent à Einsideln.

Nous traversâmes en chemin de fer, et sans nous arrêter, les cantons de Soleure et d'Argerie. Nous ne fîmes qu'entrevoir Zurich dans les ombres de la nuit, et les rives renommées de son lac, dans le brouillard d'une pluie épaisse. Au sortir du bateau à vapeur, nous trouvâmes, à Richterswyl, l'antique diligence, et sur une route montante et malaisée, où la pluie continuait de nous voiler les charmes du paysage, elle nous traîna jusqu'à Einsideln, d'un pas de pèlerins fatigués.

Ce bourg de la Suisse primitive est situé à plus de 900 mètres d'altitude, sur le haut plateau du canton de Schwyz, entre de fraîches prairies et des rochers sauvages. Ses habitations de toutes sortes, la prosaïque maison moderne et le gracieux chalet, se pressent et montent, avec plus ou moins d'ordre, sur une seule allée en pente, jusqu'à la place principale, où elles s'élargissent en demi-cercle, devant l'immense façade de l'abbaye, comme pour laisser déborder la foule des pèlerins. Au centre de la place, une fontaine monumentale, qui jette l'eau par quatorze becs de bronze, protège, de ses colonnes en marbre gris et de sa couronne dorée, une assez belle statue de la Vierge. Les deux tours carrées de la basilique, et des pointes de montagnes, couvertes de noirs sapins, dominant cet ensemble austère et attrayant à la fois, comme notre religion catholique.

Nos lecteurs n'ont point ici la préoccupation du gîte et du couvert, pour retarder d'une seule minute l'élan de leur piété. Cependant, je ne puis m'empêcher de les arrêter, pour leur signaler une particularité peu commune de l'hôtel du Paon, où nous descendîmes : il y avait, dans la salle à manger, des images pieuses, un christ, une vierge, le portrait de Pie IX, et nul hôte qui se permit d'en rire. Je ne sais si cet hôtel suisse a un pendant chez nous.

Le terrain de la place où nous sommes est en pente, et même il forme un léger escarpement aux pieds de la communauté d'Einsideln. Des marches étroites et serrées nous y conduisent : à droite et à gauche de cet escalier, des galeries en arcades, surmontées de balustres, étendent leurs bras un peu maigres : elles servent d'abri aux marchands d'objets de dévotion. Nous remarquons, en montant, deux fières statues d'Othon I et Henri II : on dirait que ces anciens protecteurs du sanctuaire le prennent encore sous leur garde.

Nous entrâmes : les vastes dimensions de la basilique<sup>1</sup>, ses fresques brillantes, ses marbres, ses dorures nous éblouirent; mais aussitôt la couleur sombre et le jour mystérieux d'une sorte de mau-

<sup>1</sup> 117 mètres de longueur sur 65 mètres de largeur.

solée frappèrent nos regards : c'était la sainte Chapelle. Entre ses murs, ses colonnes et ses antiques bas-reliefs de marbre noir et blanc, la Vierge noire, richement vêtue, brillait dans un nuage d'or, empourpré par la flamme des lampes. De petites bougies en cire brûlaient sur les corniches, et un murmure de prières s'élevait comme l'encens. Nous nous mîmes à genoux devant ce beau sanctuaire, témoin de miracles incessants, et cette Vierge, bénie par des générations sans nombre.

Il y a plus de mille ans, l'oratoire était ici, mais le marbre ne cachait point ses modestes matériaux ; au lieu de la riche basilique, une forêt profonde l'environnait. La même statue trônait sur l'autel, mais sans autre parure que les fleurs de la montagne, peut-être ; devant elle, priait dans la solitude un saint ermite, qui avait nom Meinrad. Il était fils de prince, de la famille Hohenzollern : il se fit moine, enfant de saint Benoît. Il fut un maître de la science, comme beaucoup de bénédictins ; il se retira ensuite au désert pour s'instruire encore, après avoir instruit les autres. Il ne voulait plus étudier que la science de Dieu et du salut. La règle de saint Benoît, un missel, un homélaire, les œuvres de Cassien : voilà toute sa bibliothèque, avec le grand livre de la nature et le livre intérieur de la méditation. La Providence trompa d'abord son pieux dessein. Meinrad s'était retiré sur le mont Etzel, qui domine le lac de Zurich. Le peuple, attiré par ses vertus, n'hésita point à faire cette ascension pour aller le consulter. Pendant sept ans, il prêcha au désert comme Jean-Baptiste, et il eut la même parole, sévère aux grands, indulgente aux petits, respectée de tous. Puis, poussé de nouveau par son inspiration première, il s'enfuit au lieu sauvage et inconnu des hommes, qui est aujourd'hui Einsiedeln. Aux pieds de la statue de Marie, qu'une vénérable abbesse lui avait donnée, il y passa vingt-six ans dans l'austérité, la contemplation, la prière. Le martyr acheva cette belle vie. A soixante ans environ (21 janvier 864), Meinrad mourut martyr de son hospitalité. Deux voleurs qu'il reçut dans son pauvre chalet, seul gîte des voyageurs égarés, ou des rares visiteurs venus de loin chercher un conseil, deux voleurs le saisirent et l'assom-

mèrent à coups de massue, s'imaginant découvrir chez l'ermite des trésors cachés. Ils trouvèrent son cilice et ses livres. Honteux de leur crime, mais se flattant de l'avoir commis sans témoin, ils s'enfuirent à Zurich. Dieu suscita des vengeurs inattendus à son serviteur. Deux corbeaux, nourris par l'ermite, s'élançèrent furieux à la poursuite de ses meurtriers, s'attachèrent à leurs pas, les harcelèrent partout de leurs cris et de leurs coups de bec, et s'ouvrirent même un passage à travers les fenêtres de l'auberge où ils s'étaient réfugiés. Le prodige attroupa le peuple : les assassins furent arrêtés et conduits aux magistrats de la ville ; ils avouèrent leur crime, et l'expièrent sur l'échafaud. C'est en mémoire de ce miracle que l'abbaye a, dans ses armoiries, deux corbeaux, les ailes déployées.

Telle est la première page de l'histoire d'Einsiedeln : les reliques d'un saint, une pauvre statue en bois, honorée de ses prières ; voilà le fondement admirable du célèbre pèlerinage. Il commença dès lors par des miracles ; mais un plus éclatant témoignage de la prédilection divine devait le marquer entre tous à l'attention et à la piété des fidèles.

Près d'un siècle s'était écoulé depuis la mort de Meinrad. Après quarante-quatre ans d'attente, remplie par les prières et les guérisons des pèlerins, son ermitage avait trouvé de nouveaux hôtes, un autre saint l'avait illustré. Bennon, de la Maison de Bourgogne, chanoine de Strasbourg, s'y était reposé pendant quelque temps (907-925) : le même Bennon, devenu évêque de Metz, persécuté, aveuglé, chassé par ses indignes diocésains, était revenu y mourir (940). Saint Eberhard, premier abbé des Bénédictins d'Einsiedeln (les ermites avaient déjà donné leur nom au lieu qu'ils cultivaient et sanctifiaient), saint Eberhard lui avait succédé. Il venait de bâtir une église et un monastère autour de l'oratoire de Meinrad. Nous sommes à la veille de la dédicace du sanctuaire, et nous touchons à l'une de nos légendes les plus merveilleuses et les plus authentiques.

Le 13 septembre 948, sur l'invitation d'Eberhard, saint Conrad, évêque de Constance, accompagné de saint Ulric, évêque d'Augs-

bourg, et d'une suite nombreuse de prêtres et de gentilshommes, vint à Einsideln pour la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain. Vers le milieu de la nuit, soit que ce fût sa pieuse coutume, soit qu'il voulût se préparer à la fête, il se leva, descendit à l'église, et se mit en prière. Soudain une grande lumière l'environne; des voix, d'une douceur inconnue, retentissent, un suave et pénétrant parfum embaume l'air, et une vision sublime rayonne devant l'autel, aux yeux ravis du prélat. Entouré d'une légion d'anges, Jésus-Christ, vêtu des ornements pontificaux, apparaît dans un soleil de gloire. Il célèbre lui-même l'office de la dédicace. Ses quatre évangélistes l'assistent; l'apôtre Pierre et le pape Grégoire tiennent la crosse et la mitre; Étienne et Laurent, les premiers diacres martyrs, remplissent les fonctions de leur ordre. L'archange Michel préside les chœurs célestes. Enfin, la Mère de Dieu brille comme l'éclair, en face de l'autel, illuminé d'étoiles.

Quelle scène! Il faudrait, pour la rendre, le pinceau d'un Raphaël ou la plume d'un Dante; mais quels poètes épiques et quels peintres en ont jamais imaginé une semblable?

Cependant, Conrad, en extase, continua de prier jusqu'à la onzième heure du jour. Les cloches avaient sonné l'office, et la foule remplissait les nefs. Les religieux, étonnés, avertirent le saint; mais lui, sans se troubler, raconte simplement la merveilleuse apparition. On croit à un songe, on presse l'évêque de passer outre. Il cède, par humilité, aux instances qui lui sont faites, et commence la consécration. C'est alors qu'à la grande frayeur des assistants, une voix surnaturelle éclata sous les voûtes, comme un tonnerre, répétant ces mots: « *Cessa, cessa, frater, capella divinitus consecrata est.* Arrête, arrête, mon frère, la chapelle a été divinement consacrée. »

Ainsi fut publiquement prouvée la vision de Conrad. Quatorze bulles de papes<sup>1</sup>, depuis Léon VIII (964) jusqu'à Pie VI (1793), ont confirmé la vérité de ce miraculeux événement.

<sup>1</sup> Ce sont celles de Léon VIII, Innocent IV, Martin IV, Nicolas IV, Eugène IV, Nicolas V, Pie II, Jules II, Léon X, Pie IV, Grégoire XIII, Clément VII, Urbain VIII, enfin, Pie VI.

Les médailles de Notre-Dame des Ermites, les fresques de la basilique, et le bas-relief qui orne le bas de la sainte Chapelle, en perpétuent le souvenir.

On comprend maintenant la renommée d'un tel sanctuaire et la piété qu'il inspire aux pèlerins. Il y a là un feu divin qui enflamme les saints de nouvelles ardeurs, et parfois même jette ses étincelles jusqu'au cœur glacé des impies.

« J'arrive de Notre-Dame des Ermites, écrivait un jour le grand Charles Borromée; après la maison de la sainte Famille, transportée, dit-on, sous d'autres cieus par la main des anges, je ne sache pas d'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsideln, enflammée de pieuses ardeurs. »

Goethe, l'égoïste et froid Allemand, qui feint à peine de croire à Dieu, ne dissimule point son émotion, à la vue du sanctuaire: « Cette antique demeure de l'ermite saint Meinrad fut pour moi quelque chose d'extraordinaire, et que je n'avais vu nulle autre part. La vue de ce petit vaisseau, environné de piliers et surmonté de voûtes, m'a entraîné à de sérieuses réflexions. C'est là qu'une seule étincelle de sainteté et de crainte de Dieu a allumé une flamme toujours vive, éclairant toujours: à son foyer, les âmes fidèles devaient venir, non sans de pénibles sacrifices, allumer aussi leur petit flambeau. C'est ce qui nous fait comprendre que le genre humain a un besoin infini de la même lumière et de la même chaleur, que le premier solitaire, qui vint habiter ces lieux, voyait et sentait dans le fond de son âme. »

La dévotion des paysans suisses m'a frappé. Je me souviendrai toujours de ces groupes recueillis qui priaient à haute voix, et surtout d'une figure de pauvre femme, vraiment extatique. Elle était agenouillée sur les dalles, en face de la sainte Chapelle, les bras étendus comme ceux du prêtre à l'oraison, le visage échauffé par le feu de l'âme, les lèvres muettes, mais les yeux au ciel et ruisselants de larmes.

Mais la prière chantée des Bénédictins est toutefois l'impression la plus vive que nous ayons rapportée d'Einsideln. Je les vois

encore passer au milieu de la foule, deux à deux, gravement drapés dans leurs manteaux noirs, les yeux baissés, avec un air de béatitude qui ne se rencontre presque jamais dans le monde. Ils entrent dans la sainte Chapelle, se prosternent sur le pavé de marbre, et chantent, en parties, un *Salve Regina*, plus beau que celui de la Trappe. Il me semble entendre encore cette clameur, pleine d'harmonie, qui vous donne des frémissements religieux et vous fait tomber à genoux. *Ad te clamamus, exules filii Evæ. Ad te suspiramus, gementes et flentes, in hac lacrymarum valle.* C'est bien la voix gémissante des fils d'Ève, et c'est aussi la voix, forte d'espoir, des enfants de Marie : voix de l'exil qui pressent la patrie, elle part de la vallée des larmes, mais elle monte au séjour des éternelles joies. *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.* Ce chant est triste comme la plainte de la douleur patiente ; ce chant est grave, ardent et doux comme l'accent de la Foi, le cri de l'Amour, le soupir joyeux de l'Espérance ; ce chant est suave comme la prière de l'enfant à sa Mère. *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !*

On nous a parlé des fêtes solennelles et des grands pèlerinages qui ajoutent encore à la beauté d'Einsideln, à certaines époques de l'année ; de la foule, aux costumes variés, emplissant les vastes nefes, des messes chantées à grand orchestre, des dialogues ravissants des orgues, du concert des voix, uni à celui des instruments de toutes sortes, de la majestueuse ordonnance des cérémonies. Nous avons regretté ces magnifiques spectacles ; mais vraiment, rien peut-il être plus profondément beau, rien peut-il vous remuer l'âme plus que le *Salve*, ainsi chanté par les enfants d'Eberhard, aux pieds de la Vierge et des reliques de Meinrad, entre ces pierres, témoins de la dédicace divine, sur cette terre élevée dans les nues et consacrée par mille ans de prières ? Je défie l'homme le plus sceptique d'assister sans émotion à une pareille scène.

Nous amuserons-nous maintenant à décrire en détail le cadre qui la décore ; cette grande et riche basilique, reliquaire de la sainte Chapelle ; ces majestueux piliers, ces voûtes éclatantes, ces autels de

marbres rares, ornés des plus nobles statues, et enrichis de corps entiers de martyrs ; enfin, ce chœur, étincelant d'or et de peintures, où voltigent des myriades d'anges ? Nous préférons bien des fois les merveilles austères du religieux gothique à ces splendeurs d'un art un peu profane ; mais cette réserve faite, l'église de Notre-Dame des Ermites est certainement l'un des plus beaux palais que les hommes aient élevés à la reine du ciel.

Le monastère est digne de l'église. Il est spacieux et d'un style monumental : une bibliothèque de 30,000 volumes fait son principal trésor. Soixante religieux y travaillent à leur sanctification, à l'enseignement de deux cents élèves, à l'étude de la théologie, de l'histoire, des sciences, des arts, et, entre ceux-ci, de la musique. Ce sont à la fois des savants et des saints ; dignes héritiers de Meinrad, le professeur et l'ermite.

D'Einsideln nous descendîmes en diligence, à travers monts et vallées, et le vieux bourg de Schwyz, à Brünen, sur les bords du lac le plus renommé de la Suisse, le lac des Quatre-Cantons. Il semble que toutes les beautés du monde s'y soient donné rendez-vous. De fières montagnes plongent dans ses eaux profondes, et d'humbles coteaux y baignent leurs pieds. De frais vallons brillent et rient auprès d'immenses rochers nus, tristes, escarpés, menaçant le ciel, comme les murs d'une citadelle de Titans. Sur les pentes, des traînées d'arbres, aux feuillages variés, depuis le noir sapin jusqu'au hêtre clair, marient leurs verdure. Les plus gracieux villages font au lac une ceinture rustique, et la superbe Lucerne y mire son front. Par-dessus tout cela planent les glaciers, et la grande ombre de Guillaume Tell.

Cependant le bateau à vapeur sillonne les eaux tranquilles, et, mêlés à la foule des voyageurs, nous abordons à Vitznau. Ici la vapeur nous reprend, et nous hisse au Rigi. Une ascension en chemin de fer, chose curieuse, et que je ne m'étais pas figurée ! Assis dans un wagon, ouvert de tous côtés, nous grimpons sans fatigue, et pouvons admirer de même les perspectives grandioses et charmantes qui se déploient à vue d'œil. Sur les lourdes ailes de notre mons-



trueux dragon (je veux dire la locomotive), nous gravissons les flancs de la montagne, comme en un conte de fée. La fumée qu'il vomit tourbillonne au-dessus des nuages. Nous entrons un instant sous la voûte d'une grotte humide : les étincelles et les gouttes d'eau luisent dans l'ombre comme des diamants et des paillettes d'or. Soudain un précipice s'ouvre à nos pieds ; un torrent s'élanche entre les rocs et les touffes d'arbres ; mais les souffles haletants, les cris aigus et le roulement de l'impétueuse machine couvrent sa voix. Nous montons toujours. La surface du lac s'étend de plus en plus large, et de nouveaux sommets surgissent les uns sur les autres. Nous arrivons presque au faite de la montagne. Dans quelques mois, les voyageurs n'auront plus un seul pas à faire pour être sur le Rigi-Kulm, et la vapeur fera flotter triomphalement son panache à 1,800 mètres d'altitude. Voilà le progrès !

Cette ascension est fantastique, mais étourdissante par son bruit infernal ; elle vous laisse sur les hauteurs, mais aux portes d'un hôtel ! Il faut avouer que, même au seul point de vue pittoresque, l'effet d'un hôtel sur la cime d'un mont n'est pas comparable à celui d'une église. Toutefois, nous en avons profité pour passer la nuit au Rigi ; et le lendemain nous assistions au lever du soleil, spectacle magnifique ! Cent montagnes ou glaciers reflétaient sa lumière rose ; des troupeaux de nuages blanchissants couvraient par endroits les lacs et les vertes campagnes de la plaine. Mais ces nuages étaient loin sous nos pieds. Nous dominions l'un des plus beaux panoramas des Alpes.

Mon compagnon de voyage me pardonnera de reproduire ici quelques-uns des vers inspirés qu'il m'adressa, en épître familière, au retour de son voyage. Ce sont des fleurs cueillies sur la montagne.

Chacun sa fantaisie, dit le poète en parlant des voyageurs,

..... Chacun sa fantaisie.  
Que feraient-ils de mieux ? dites-moi, je vous prie !  
Ils vont voir se lever, se coucher le soleil,  
Et les glaciers lointains, du bel astre vermeil  
Récueillir les couleurs et vêtir la livrée.

Sur leurs pâles lincools, sa lumière pourprée  
Jette un éclat soudain. Ils semblent rajeunir,  
Et d'un frisson joyeux sous le ciel tressaillir :  
« Salut, salut, ô roi de la nature entière !  
» Salut, géant des cieux, les géants de la terre  
» Te disent le bonjour. Éternel voyageur,  
» Regarde-nous dans notre immobile blancheur.  
» Lève-toi, pour baiser la neige immaculée  
» Sur nos sublimes fronts, du haut des cieux roulée. »  
.....  
J'ai vu les monts, couverts de neiges éternelles,  
Lever vers l'infini leurs immobiles ailes,  
Montrant aux cieux profonds leurs âpres nudités,  
Et les grands lacs, joyeux de leur baiser les pieds.  
J'ai vu vers vous, Seigneur, le mugissant abîme  
Lever comme deux bras sa profondeur sublime ;  
Le Rigi, le Pilate, enchâsser ton lac bleu,  
Lucerne, diamant tombé du doigt de Dieu.  
J'ai vu du haut des monts, comme en blanche poussière,  
Tomber l'eau des torrents qui meurtrissent la pierre ;  
Tes cascades, Giessbach, en voiles transparents,  
S'étendre, et, sur les rocs lancer leurs diamants,  
Et tes fleurs, Einsideln, à la Vierge bénie,  
Exhalant leur parfum en suave harmonie.

Cette poésie, jetée à la hâte sur une feuille de papier à lettre, sous la vive impression du souvenir, a le mérite de peindre, en quelques mots, les principales merveilles que nous avons vues. Si je m'arrêtais à les décrire une à une, j'élargirais par trop le cadre des pèlerinages, qui font, avant tout, mon sujet. Toutefois, comment quitter la Suisse sans poser un instant nos pieds sur ces neiges éternelles, apparues seulement jusqu'ici dans le lointain de nos horizons. Nous nous en sommes approchés à Interlaken, l'une des stations les plus fréquentées du pays, située entre les lacs de Brienz et de Thoun. Sous les noyers séculaires, qui ombragent ses riantes habitations, j'ai admiré, pendant une heure, les mobiles reflets d'or que jetait le soleil couchant sur les neiges immaculées de la Jungfrau (la vierge) ; les autres montagnes, écartées autour d'elle, comme

pour la laisser trôner en reine, étaient magnifiquement vêtues d'une pourpre lumineuse, semblables à une cour de rois. Le plainé était silencieuse, et comme prosternée en adoration aux pieds de la vierge : seulement, de temps à autre, l'air faisait courir dans les feuilles comme des frémissements d'une admiration contenue. Le ciel, d'un bleu sans tache, couvrait la scène de sa voûte rayonnante.

Ainsi la Vierge Mère doit briller sous les reflets du Soleil de gloire ; ainsi les anges, les martyrs, les saints, drapés dans leurs robes de lumière, doivent s'agenouiller autour d'elle ; ainsi le Paradis tout entier doit frémir de ravissement aux pieds de sa reine.

Nous touchâmes le glacier, pour la première fois, à Grindelwald, non loin d'Interlaken. A la base de celui-ci, il est une grotte féerique, où nous entrâmes. Il me faudrait un pinceau et non une plume pour décrire ses murs d'un albâtre transparent, aux teintes changeantes du bleu au vert, et que le jour marbrait de veines d'or. De là nous montâmes, par un petit sentier très-âpre, jusqu'au chalet de la Bœrenegg. Nous y avions, d'un côté, la vue de la belle vallée verte, émaillée de chalets, et, de l'autre, comme contraste, celle d'un torrent de glace, blanchie de neige, qui se précipitait immobile jusqu'à la vallée. Des dômes d'une blancheur éblouissante dominaient le torrent, ou la mer pétrifiée. Nous descendîmes, par des échelles, sur cette mer, dont les vagues et les crevasses intermédiaires, colorées comme la voûte de la grotte, nous offrirent quelque temps un curieux spectacle. Nous entendions gronder sous nos pieds, à travers la glace, le bruit sourd des eaux mouvantes.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher de cette excursion une autre assez éloignée, mais comparable à plus d'un point de vue : je veux parler de Chamonix. Qui ne connaît ce nom et la réputation du site ? Là aussi il y a une vaste vallée, mais elle est moins animée que la vallée de Grindelwald. Là aussi il y a des glaciers et une mer de glace. Au lieu des dômes de neige qui dominent l'autre paysage, des aiguilles de rochers couronnent celui-ci de leurs formes gothiques. Mais ses glaciers font partie du massif du Mont-Blanc, et n'en sont, pour ainsi dire, avec les munts environnants, que l'immense

piédestal. Le jour où nous nous y sommes promenés, les nuages voilaient le roi des Alpes, le roi des montagnes d'Europe. Pour le voir, nous avons fait presque l'ascension de la Plégère, après celle du Montauvert : frais inutiles ! la pluie nous força de redescendre.

D'Interlaken à Genève, nous avons passé par Berne, Fribourg et Lausanne. Ce sont des villes superbement situées, mais qui commencent à perdre leur cachet antique. Les rues de Berne, en ligne courbe, avec leurs toits avancés, leurs cloîtres et leurs fontaines monumentales, séduiraient encore un peintre. Les maçons, je veux dire certains architectes qui n'ont nul souci des peintres ni du beau, finiront bien par changer tout cela, avec leur manie des lignes droites. Je ne suis point ennemi des longues avenues, ni des longues rues régulières. J'aime les grandes places où elles viennent parfois aboutir, comme à Paris, devant les palais et les églises, dont les riches façades se déploient librement à l'air et au soleil. Mais l'art du moyen âge avait plus de poésie, plus d'idéal, et c'est du vandalisme que de le détruire.

Il faut avouer cependant que les architectes de Suisse sont heureusement en retard sur les nôtres, à cet égard.

Puisque je suis à médire de nos architectes, pourquoi ne pas m'adjoindre ici mon spirituel compagnon de route ? Il a médité, et joliment, sur le compte de l'un d'entre eux. Voici comme il lui fait exprimer ses impressions de Suisse dans l'épître familière déjà citée :

« La Suisse est fort gentille, et, sans ces noirs garçons,  
Postés derrière vous comme de vrais larrons,  
Contre qui toujours faut défendre son assiette,  
J'eusse été bien content... en pliant ma serviette.  
Les glaciers sont jolis, mais jolis à croquer !  
Et les soleils levants ne sont pas à manquer  
Non plus. Quand le soleil paraît, on dirait comme  
Un gros bouton tout jaune à la veste d'un homme ;  
Les lacs sont tout pleins d'eau. J'ai vu, je ne sais où,  
A Genève, je crois, de grands tuyaux partout ;  
C'est d'un effet superbe : on songe aux casseroles,

Rien qu'à voir, sur les toits, se bifurquer ces tôles ;  
 Le Lion<sup>1</sup> est joli, mais plus mignon encor,  
 A ses pieds, le jet d'eau, baignant les poissons d'or.  
 J'ai vu tirer à Berne un fort feu d'artifice :  
 C'est bien ce que j'ai vu de plus beau dans la Suisse.  
 Pardon, Monsieur, je vais bâtir une maison ;  
 Adieu ! j'ai vu la Suisse, et je reste maçon. »

Genève est une ville toute moderne, mais assise aux bords du plus grand lac de la Suisse, et traversée par les eaux impétueuses du Rhône. Son ancienne cathédrale gothique est triste et nue comme un tombeau vide : le corps du Christ n'est plus là ! Cette remarque peut s'appliquer à toutes les églises catholiques où la Réforme a brisé les statues et renversé les autels. Des bancs, une chaire, un livre de l'Évangile contrefait, ne suffisent point à remplir une église. La prétendue Réforme serait plus à l'aise entre quatre murs blanchis à la chaux que dans ces nefs élancées, qui semblent prier encore le Dieu de leurs ouvriers. On dirait qu'elle en a conscience, tant elle s'y fait petite, et tant elle y tient peu de place.

On nous a montré le siège de Calvin : pitoyable relique ! L'humble chaise d'un bon instituteur de village m'inspirerait plus de vénération.

Pendant que nous nous promenions sur les quais, des gamins croassaient de loin, derrière la soutane du prêtre : image des hérésies à travers lesquelles l'Église romaine a passé, sans en prendre plus de souci que l'abbé n'en prenait de ces croisements.

Nous nous sommes arrêtés devant un beau groupe colossal en bronze, représentant la Suisse appuyée sur Genève, sa fille adoptive. Nous avons lu sur l'écusson de Genève : *Post tenebras, lux* ; après les ténèbres, la lumière. Devise volée au catholicisme. Il faudrait en renverser les termes, pour qu'elle fût vraie, appliquée au protestantisme : *Post lucem, tenebræ*. Genève a de la lumière dans ses rues, de par les architectes, non de par Luther ni Calvin. Les pétroleurs y trouvent un abri : autres porte-flambeaux !

<sup>1</sup> Monument de Lucerne, élevé à la mémoire des Suisses du 10 août. Nous l'avons salué, en passant, avec un grand respect.

Dieu merci ! tous ses habitants n'y sont point plongés dans les ténèbres de l'hérésie, qu'ils osent bien appeler lumière, en aveugles qui ne savent quand le soleil luit. La lumière est revenue dans la cité obscurcie par les ombres épaisses de la Réforme. Elle brille dans sa cathédrale neuve, et dans les mains de M<sup>re</sup> Mermillod, son évêque. Il y a aujourd'hui une moitié de Genève qui revoit le jour. *Post tenebras, lux.*

Nous avons fait en bateau le tour du lac. Ses rives sont tour à tour gracieuses et magnifiques. Ses eaux sont bleues, comme cette pierre qui se rencontre sous les neiges du Mont-Blanc, et qu'on appelle *lapis-lazuli*. Elles sont plus bleues que le ciel et la mer, aux plus beaux jours.

## II

## Notre-Dame de la Salette.

Nous avons passé une grande partie de la nuit en diligence, de Grenoble à Corps. Nous couchâmes dans ce petit bourg très-sale, et, chose étrange, peu religieux, où sont nés les deux bergers qui virent la Vierge.

Le matin, nous gravissions lentement les hauteurs de la Sainte-Montagne. Cette excursion est pénible, car le mont est âpre, et si la route est bien tracée, elle fait des détours infinis. Par bonheur, le brouillard des nuages nous préservait souvent de la chaleur du soleil.

Çà et là une prairie, un bouquet de bois, un hameau coupent d'abord la route, mais bientôt l'on ne voit plus qu'une terre dépouillée, ou à peine couverte d'une herbe maigre. Des croix et des oratoires placés par intervalle, rappellent au pèlerin le but de son voyage.

Un peu avant d'arriver, nous rencontrâmes une vieille femme ; elle nous dit qu'il y avait grande fête à la Salette, à cause du pèlerinage des Jurassiens. Puis nous entendîmes le son des cloches ; nous croyions être tout près de l'église, cachée par le brouillard ; mais ces sons parurent s'éloigner et s'envoler dans le ciel, nous invitant à les suivre. Après environ trois heures de marche, le monument et l'église de Notre-Dame de la Salette nous apparurent soudain à travers la brume. Le chant des cantiques troublait seul le silence des sommets déserts. Mais la foule des pèlerins remplissait la chapelle, dont les murs, couverts d'ex-voto, célébraient eux-mêmes la gloire de Marie ; des centaines de cierges brillaient en pyramides aux pieds des piliers noirs ; des guirlandes légères, des étendards blancs et bleus, ornés de lettres d'or, flottaient sous la voûte, et l'autel resplendissait devant le groupe en marbre blanc de l'apparition. Sur les marches du sanctuaire, les prêtres agenouillés entonnèrent un cantique. La voix forte de la foule leur répondit :

Dieu de clémence,  
Dieu protecteur,  
Sauve, sauve la France,  
Au nom du Sacré-Cœur !

Cette supplication ardente, partie de toutes les poitrines à la fois, entraînait profondément dans l'âme. Je ne sais quoi remuait en vous et vous entraînait à chanter vous-même.

En vérité, rien n'est beau comme la voix d'un peuple invoquant Dieu, et nulle prière ne doit plus toucher le cœur du Père céleste :

Sauve, sauve la France,  
Au nom du Sacré-Cœur !

La procession des fidèles, présidée par un vénérable missionnaire à barbe blanche, et portant dans ses rangs la statue de Marie, sortit lentement de l'église.

Mon compagnon dit sa messe, et nous allâmes, à notre tour, prier au monument.

Il est situé sur le versant rapide d'un monticule, qui peut mesurer environ une trentaine de pas. Au bas de cette pente et près de la source miraculeuse, un premier groupe représente la Vierge assise, la figure cachée dans ses mains ; Mélanie et Maximin la regardent de loin d'un air surpris. A peu de distance, la Vierge est debout, pleurant, et les deux bergers l'écoutent.

Au sommet de la pente, la Vierge s'élance de terre, les yeux levés au ciel : les enfants tendent les bras comme pour la retenir. Entre ces trois groupes en bronze, s'élèvent les stations d'un chemin de Croix. Les croix qui le marquaient d'abord, ont été plantées par les premiers pèlerins, sur les indications des bergers, et, chose merveilleuse, leur itinéraire retrace, comme en un plan très-exact, les détours de la voie douloureuse à Jérusalem.

Une balustrade protège le monument, et un escalier vous permet d'en faire aisément le tour.

Sur la hauteur voisine, une autre statue en pierre blanche a pour piédestal une petite chapelle qui domine un cimetière étroit : des missionnaires et quelques autres enfants de Marie ont voulu que leur corps reposât où leur cœur fut toujours, comme nous l'avons lu sur une tombe. Même après leur mort, ces pieux croyants rendent hommage à Notre-Dame de la Salette.

Nous reçûmes l'hospitalité dans la communauté, dont les bâtiments font deux ailes à l'église. N'en déplaise au guide Joanne, c'est la seule auberge de la Salette. Les étrangers y sont reçus cordialement et à peu de frais.

Il me faut bien parler ici d'une boutique, très-déplacée, sur la Saint-Montagne. Dans le voisinage de l'église, nous vîmes une maisonnette en bois, avec cette enseigne : *M. Maximin Giraud vend la liqueur de la Salette*. Nous fûmes choqués, au point de croire que ce marchand n'était pas Maximin, le berger. Une autre inscription annonçant pour telle heure le récit de l'apparition, nous détrompa aussitôt. Le trafiquant de liqueurs et le témoin de l'apparition étaient bien le même homme. Nos lecteurs comprendront notre surprise et notre indignation. Ces sentiments n'ébranlaient

en rien notre croyance à Notre-Dame de la Salette; mais nous étions attristés comme d'un scandale. En vain, les Frères de la communauté nous assurèrent que la boutique était bien tenue, que Maximin était un bon garçon, qu'il ne voyait pas mal à son trafic, et même n'en comprenait pas l'inconvenance. Notre première impression n'avait pas changé, lorsque nous nous rendîmes au monument pour l'entendre. Déjà nous l'avions entrevu une minute : un beau garçon, mais chargé d'embonpoint, l'air matériel et assez vulgaire. Nous lui avons présenté, à signer, une petite brochure qu'il a faite et que nous venions d'acheter; il avait répondu à ce désir simplement et en homme de foi, se mettant en union de prières avec nous, et ajoutant à son nom ce titre naïf : *Berger de la Salette*.

Cependant la foule s'était réunie autour de lui. Agenouillé devant la statue de la source, Maximin fait le signe de la croix et récite un *Pater* et un *Ave Maria*. Puis, il se lève; il nous raconte les merveilles du 17 septembre 1846, gravement comme un témoin, naïvement comme un berger. Il rappelle les petits détails qui précédèrent l'apparition, comme s'ils s'étaient passés la veille.

« Assis au sommet de la Sainte-Montagne, sur des pierres placées les unes sur les autres et formant une espèce de banc, près d'une fontaine tarie, Mélanie et moi faisons notre repas. Puis, je m'étends sur l'herbe et je dors. Quelques instants après, j'entends la voix de Mélanie m'appelant : « Mémin, viens vite que nous allions voir où sont nos vaches. » Je me réveille, je saisis mon bâton, et je suis Mélanie. Nous courons, nous gravissons rapidement le versant d'un monticule, et nous apercevons, sur l'autre versant, nos bestiaux qui reposaient. Nous revenions vers le banc de pierre, où nous avions laissé nos panetières, quelques instants auparavant, quand, tout à coup, Mélanie s'arrête, son bâton lui échappe des mains; effrayée, elle se tourne vers moi, en disant : « Vois-tu, là-bas, cette grande lumière? — Oui, je la vois, lui répondis-je; mais va, prends ton bâton. » Et alors, brandissant le mien avec menace, je lui dis : « Si elle nous touche, je lui en

donnerai un bon coup. » Cette lumière était comme un soleil tombé; nous l'avons appelée le second soleil; il faisait pâlir l'autre, et pourtant nos yeux pouvaient le fixer sans fatigue. Tandis que nous le regardons, il paraît s'entr'ouvrir, et nous distinguons, dans son intérieur, la forme d'une dame encore plus brillante. Elle avait l'air très-affligé; elle était assise sur l'une des pierres du petit banc, les coudes appuyés sur ses genoux et le visage caché dans ses mains. Quoique à une distance de vingt mètres environ, nous entendîmes une voix douce, comme si elle sortait d'une bouche voisine de nos oreilles, disant : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. »

Tel fut à peu près le début du récit de Maximin, mais nous rendons mal son langage simple; nous ne pouvons rendre ses gestes naturels, l'expression naturelle aussi de sa physionomie, où il n'entrait ni vanité, ni ennui, et où régnait un contentement calme.

La première émotion des enfants fut donc une surprise mêlée de frayeur. Ainsi, dans les champs de Bethléem, les bergers furent saisis d'étonnement et de crainte, lorsque l'Ange du Seigneur leur apparut au milieu d'une clarté céleste. L'Ange leur dit : « Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. » La première parole de la Vierge, à la Salette, est la même, mais la nouvelle qu'elle annonce sera, au contraire, le sujet d'une grande tristesse. « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcé de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant, que je ne puis plus le retenir. »

Maximin prononça ces paroles et celles qui suivent les yeux baissés avec un religieux respect. Il nous a dit qu'à partir de ce passage du récit, le souvenir de l'apparition lui revenait toujours très-vivement. Sans doute, comme un homme qui médite, il fermait les yeux pour n'être pas distrait de ce souvenir.

Est-il besoin de rapporter ici les reproches et les menaces très-connues de Notre-Dame de la Salette? La profanation du saint jour

du dimanche, les blasphèmes, la violation de l'abstinence : voilà les péchés qui vont surtout attirer la colère de Dieu. La maladie des pommes de terre, des blés et de la vigne, la mort subite des petits enfants, voilà les châtements qui nous attendent. Mais, quand sera révélé le terrible secret, confié à la garde des bergers et connu du pape seul ? Qui sait si ce nuage obscur du nouveau Sinaï n'a pas caché les foudres que nous avons vues éclater sur nos têtes, lors de nos derniers malheurs ? Ou bien nous aurait-il voilé les rayons de la miséricorde divine, qui doivent luire après l'orage des éternelles justices ? Peut-être le secret couvrait-il ces maux et ces joies ; mais nous n'en savons absolument rien, car la bouche de ses gardiens a été scellée comme celle du prêtre, après les confidences du pécheur. Maximin, en effet, nous affirma que, l'eût-il voulu, il sentait qu'il n'aurait pu révéler son secret. Mais il a toujours suivi et depuis cinq ans il suit plus fidèlement que jamais la dernière recommandation de Notre-Dame de la Salette. « Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ! »

Après avoir redit deux fois ces dernières paroles, la Vierge glissa comme un nuage sur la pente de la montagne (cette comparaison est de Maximin), puis elle s'éleva entre ciel et terre, et elle disparut sous un globe de lumière, qui lui-même alla s'évanouir dans l'azur du firmament.

A peine le témoin de l'apparition a-t-il terminé son récit, que la foule l'interroge, sur la figure, l'habit et les gestes de la belle dame, ainsi qu'il nomme toujours la Vierge de la Salette. Maximin répond à toutes les questions avec une grande présence d'esprit, mais parfois avec un certain embarras dans les mots, car le moyen de décrire une vision du Ciel avec le pauvre langage de la terre ? La Vierge brillait elle-même comme un corps lumineux dans les rayons du soleil tombé. Les roses qui ornaient son vêtement, la chaîne d'or et le crucifix pendus à son cou, tous ses habits semblaient de la lumière, mais avec des nuances diverses, plus harmonieuses et plus vives que celles de l'arc-en-ciel. A travers les plis du bas de sa robe, Maximin voyait l'herbe. Les pieds ne touchaient

pas la terre. Le visage était d'une beauté indescriptible, très-suave et très-douce ; Maximin n'en a pas distingué les traits aussi nettement que Mélanie, mais seulement à travers une sorte de voile diaphane, comparable, je pense, à celui d'un léger brouillard éclairé par le soleil. Il n'a point vu, non plus, couler ses larmes.

La dernière question que j'entendis lui faire fut celle-ci : « Ne croyez-vous point avoir été le jouet d'un songe et d'une espèce de somnambulisme ?... » Maximin sourit du sourire d'un homme auquel un aveugle dirait : « Êtes-vous bien sûr qu'il fait jour ? » — « Mais je l'ai vu comme je vous vois, répondit-il, elle était là », — il montrait la source ; — « je donnerais dix têtes si je les avais, pour soutenir que je l'ai vue. » Il n'y avait aucune emphase dans ce témoignage, mais quelque chose de très-simple et de très-vrai. Nous sentions que ce témoin eût donné sa vie pour soutenir sa foi et qu'il n'aurait tiré lui-même aucun mérite de cet acte, non plus que les premiers chrétiens de leur martyre, envisagé seulement comme un devoir facile.

Inutile d'ajouter que toutes nos préventions contre lui avaient disparu. Nous admirions le contraste de ce ferme et pieux témoin avec l'homme positif, dont le trafic nous avait scandalisé, et ce contraste, providentiel peut-être, nous semblait devoir augmenter la foi des pèlerins. Un missionnaire ne ferait pas tant d'impression sur certaines âmes que cet homme du siècle. Mais encore faut-il l'entendre : tous peuvent n'en pas avoir le loisir, et tous passent devant le magasin de liqueurs. Malgré ce mot du marchand : « Les Chartreux en vendent bien », ce trafic à la Salette demeure à nos yeux un scandale. Qu'il aille vendre la liqueur *Giraud* à Grenoble, rien de mieux. Quoi qu'il en pense, son commerce et le titre de sa liqueur seront toujours très-inconvenants sur la Sainte-Montagne. Le *berger de la Salette*, l'ancien zouave pontifical, mérite beaucoup d'estime pour sa foi ; mais il ferait bien de suivre, sur cet autre article, les sages conseils de son évêque.

Néanmoins, je l'ai déjà dit, son témoignage nous avait fort impressionnés. Nous regardions avec émotion cette terre aride, mais

sanctifiée par l'apparition de la Vierge, et nous bûmes avec piété l'eau fraîche et pure de cette source, ouverte à ses pieds. Nous suivîmes aussi avec recueillement le chemin de Croix, tracé par la mère du Christ.

Les pèlerins du Jura quittèrent la Salette au milieu de la nuit, après une procession aux flambeaux. Ils étaient un peu plus de deux cents.

Nous remercîâmes la Providence de nous avoir rendus témoins de ce pèlerinage, l'un des premiers qui aient commencé ce mouvement religieux que depuis nous avons vu grandir et s'étendre au loin.

Chose merveilleuse et rassurante dans nos malheurs, la Vierge, que nos pères appelaient leur reine, est apparue trois fois dans notre patrie, en l'espace d'un quart de siècle. Sur la montagne de la Salette, elle pleurait sur nos crimes, et nous menaçait des châtimens que nous avons subis : « *Le bras de mon fils est si lourd que je ne puis plus le retenir.* » A la grotte de Lourdes, elle nous recommandait la prière et la pénitence, mais elle souriait. Sous le ciel de Pontmain, quelques jours avant la fin de la dernière guerre, elle souriait encore, et, de plus, elle faisait rayonner dans notre nuit des paroles d'espoir : « *Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon fils se laisse toucher.* »

Les pèlerins se sont agenouillés à la Salette par milliers, à Lourdes par centaines de mille : nous les attendons à Pontmain. Certes, après les faveurs de Marie, rien n'est plus touchant, rien ne rassure davantage que le réveil de la foi dans son royaume, car, encore un coup, la France est son royaume. *Regnum Galliae, regnum Mariae.* Ah ! notre patrie, qui se remet visiblement sous la protection de sa reine et de la reine du ciel, pourrait-elle périr ? Le bras du Seigneur continuerait-il à peser aussi lourdement sur nos têtes ? La justice de Dieu ne serait-elle point apaisée par tant de soumission ? Ces centaines de mille pèlerins ne vaudraient-ils pas les dix justes qui eussent sauvé Sodome coupable ? La France est gravement blessée, qui de nous ne le sent ? mais Dieu a fait les nations

guérissables : la nôtre se guérira aux sources miraculeuses de Lourdes et de la Salette. Oui, c'est notre conviction intime et profonde, notre France se relèvera la croix en main, et son ancienne gloire au front, pendant que là-bas, à l'horizon, croulera le colosse notre ennemi, suivant le mot de Pie IX, sous le choc de la petite pierre détachée de l'Église. Nous comptons sur le triomphe pacifique de l'Église, et sur le salut miraculeux de la France. « Le jour du triomphe est encore un des secrets de Dieu, écrivait dernièrement le grand et pieux descendant de nos rois, mais ayez confiance dans la mission de la France. L'Europe a besoin d'elle, la papauté a besoin d'elle, et c'est pourquoi la vieille nation chrétienne ne peut pas périr. » Après le mot du pontife et la parole du prince, citons enfin cette autre prévision d'un philosophe qui a été plus d'une fois prophète : « L'Europe entière, a dit M. de Maistre, est dans une fermentation qui nous conduit à une révolution religieuse à jamais mémorable (il l'appelle ailleurs *magnifique*), et dont la révolution politique, dont nous avons été les témoins, ne fut que l'épouvantable préface. »

HIPPOLYTE LE GOUVELLO.

Château de Sévérac, novembre 1872.

# L'ÉDUCATION LIBÉRALE

L'ÉDUCATION LIBÉRALE, par M. Victor de Laprade, de l'Académie française.  
— Un beau vol. in-18, 1872. — Paris, Didier et Cie, quai des Augustins, 35.

## I

Certes, nul de ceux qui ont lu les poésies de M. Victor de Laprade, — et qui ne les a lues et admirées ? — ne s'étonnera de le voir aborder ce grand et beau sujet, l'éducation de la jeunesse. — Qui a plus et mieux que lui parlé des enfants ? On a pu extraire des œuvres anciennes de feu Victor Hugo un volume intitulé *LES ENFANTS, le livre des mères*. Ce recueil renferme assurément d'admirables pièces. Aucun poète n'a peint avec un plus merveilleux coloris les grâces de l'enfant, ses blonds cheveux, ses lèvres roses, ses yeux étonnés, sa voix fraîche et son rire sonore. Mais pour qui veut y regarder de près, cette poésie éclatante, d'une forme si riche et d'une couleur si chaude, est au fond une poésie matérialiste : il y manque une chose, une seule : l'âme de l'enfant. M. Hugo n'y a pas pensé.

L'âme de l'enfant et du jeune homme, c'est là, au contraire, ce qu'aime M. de Laprade, c'est là ce qui l'émeut, et ce qui lui inspire de si nobles et si généreux accents.

Écoutez-le dans cette belle pièce : *A mon père*, par laquelle s'ouvrent les *Symphonies* :

A chacun de mes fils, avec le nom qu'il porte,  
Puissé-je avoir transmis votre âme douce et forte !

## L'ÉDUCATION LIBÉRALE.

29

A vos côtés, que Dieu leur fasse, longuement,  
Voir votre fils docile à votre enseignement ;  
Des leçons du foyer qu'ils apprennent sans cesse  
Le respect des aïeux, source de la sagesse ;  
Qu'ils reçoivent de vous la raison et le cœur,  
D'un esprit large et droit la sereine vigueur,  
Surtout ce vieil honneur, richesse peu commune,  
Par qui l'homme est toujours plus haut que la fortune !

En quel siècle fatal grandiront ces enfants ?  
Quels crimes prévaudront, railleurs et triomphants ?  
Les lois, les mœurs, les arts, rien de grand ne nous reste ;  
Je vois monter à flots tout ce que je déteste.  
Nous, du moins, il nous faut, dans un respect profond,  
Rendre un culte suprême à nos dieux qui s'en vont.  
O mon père ! je viens, jusqu'à l'heure dernière,  
Me ranger avec vous sous l'antique bannière.

Les plus jeunes de cœur sont encor les aïeux ;  
Dans le monde nouveau, les hommes naissent vieux.  
Nous ! résistons au temps : fidèles à l'histoire,  
D'un siècle sans honneur retardons la victoire.  
Mieux vaut rester soi-même et noblement finir,  
Que rien sacrifier à ce vil avenir.  
Je veux dresser mes fils à des luttes pareilles ;  
Qu'ils jugent au vrai poids leur temps et ses merveilles,  
Et, malgré le courant des esprits asservis,  
Qu'ils suivent les sentiers que vous avez suivis ;  
Qu'ils lèguent à leurs fils le dieu de votre culte ;  
Et, quand le monde entier lui jettera l'insulte,  
Qu'un dernier défenseur, issu de votre sang,  
Veille sur ses débris, fidèle et frémissant !

Et dans la *Dédicace de Pernelle* :

O mon père, ô ma mère, ô mes aïeules saintes,  
Voici toute ma joie et tout notre avenir,  
Ces enfants que j'amène, objets de tant de craintes,  
Ces enfants à genoux que vous allez bénir !

Ils vivront, à leur tour, en des temps pleins d'orages :  
Je ne sais quel vent noir s'élève à l'horizon.



Obtenez à ces fils vos paisibles courages,  
Et, mieux que le génie, une droite raison.

Qu'ils vivent satisfaits du toit le plus modeste,  
Sachant se dominer pour dominer le sort,  
Fiers d'un travail obscur, si la liberté reste,  
Et prenant l'honneur seul pour but de chaque effort!...

..... Qu'ils évitent ainsi toutes les servitudes;  
Un joug nouveau se forme et s'étend de partout :  
Après les rois, voici les viles multitudes;  
Humbles devant Dieu seul, qu'ils se tiennent debout!

Qu'ils sachent résister sans colère et sans haine,  
Patients, comme on l'est appuyé sur sa foi;  
Qu'ils atteignent l'azur de la vertu sereine,  
Et, semblables à vous, qu'ils vailent mieux que moi!

## II

Si je me suis laissé aller à faire ces citations, que le lecteur, j'en suis sûr, ne trouvera pas trop longues, c'est parce qu'il est difficile, lorsqu'on parle de M. Victor de Laprade, d'oublier le poète; c'est aussi parce que ces vers font connaître l'inspiration qui a dicté à l'auteur son livre sur l'*Éducation libérale*. C'est un grand écrivain qui a écrit ce livre; c'est surtout un père de famille. « Il n'a pas d'enfants », s'écrie l'un des personnages de Shakspeare, dans la plus belle scène de *Macbeth*; il n'est pas une page de l'*Éducation libérale* après laquelle le lecteur ne soit tenté de dire: *Il a des enfants!*

Aussi, avec quelle chaleur M. Victor de Laprade, dans la première partie de son ouvrage, consacrée à l'*Éducation physique*, plaide-t-il la cause de l'enfance! Avec quelle éloquence ne s'élève-t-il pas contre ces méthodes meurtrières qui transforment le printemps de l'homme en saison lugubre, et qui ne voient dans l'écolier qu'un parchemin, où l'on écrit, en lignes serrées, le plus possible de grammaire, de géométrie et d'histoire!

Entraîné par son amour passionné pour l'enfance, peut-être va-

t-il trop loin lorsqu'il condamne, d'une manière absolue, le régime de l'internat. Pour toutes les familles, placées hors des grandes villes, et, dans les villes, pour la plupart des parents, les pensionnats sont une nécessité. Que l'on corrige, que l'on améliore les grands internats, j'y souscris volontiers; mais les supprimer est impossible.

Dans la deuxième partie, — *De l'Éducation morale*, — M. Victor de Laprade est inattaquable. Rien de plus juste et en même temps de plus élevé, que les chapitres où il démontre que le développement de la raison ne dépend pas de l'instruction reçue, mais de l'ensemble de l'éducation morale; où il établit que le but suprême de l'éducation est de fortifier la volonté, et d'apprendre au jeune homme à se déterminer librement selon les lumières de la droite raison.

La troisième partie, sur *les Études*, est plus remarquable encore. Écrites avant la fameuse circulaire de M. Jules Simon, ces pages en sont une réfutation éloquente. Elles abondent en raisons solides, en aperçus ingénieux, en observations piquantes. L'auteur prouve jusqu'à l'évidence que les vieilles études classiques, la connaissance des langues et des littératures grecque et latine, sont le seul, l'éternel instrument de l'éducation libérale; — qu'il convient de donner la préférence aux langues mortes sur les langues vivantes; — qu'un très-fort enseignement philosophique est nécessaire à la fin des classes; que le programme scientifique du baccalauréat ès-lettres doit être réduit de moitié.

Je n'indique ici que quelques têtes de chapitre: tous ces chapitres sont à méditer.

Avant d'être brutalement destitué pour avoir médité de M. Sainte-Beuve et des *Muses d'Etat*, M. Victor de Laprade occupait une chaire à la Faculté des lettres de Lyon. A ce titre, il a examiné quelques milliers de candidats, et c'est en pleine connaissance de cause qu'il s'élève contre le baccalauréat et ces questionnaires *de omni re scibili* qui ont donné le signal de la décadence des études en France. Plaçons ici une anecdote qui montrera combien sont fondées les critiques de M. de Laprade, et qui fera voir que le poète

inspiré de *Pernette* sait être au besoin, et quand sa cause l'exige, un conteur des plus spirituels :

« M. Victor Cousin était chargé ce jour-là d'interroger sur l'histoire; il avait affaire à un excellent élève, déjà quitte des autres parties de l'examen, assuré de plusieurs boules blanches, avec qui, par conséquent, on pouvait jouer un peu sur le programme sans méchanceté et sans péril. « Monsieur, dit le professeur à très-haute voix, quelle est la date de la bataille de Villaviciosa? » L'élève, tremblant: « Monsieur..., je ne connais pas cette bataille. » — « Comment, monsieur, vous ignorez la bataille de Villaviciosa, et vous osez vous présenter à l'examen! » Silence et consternation du candidat, commencement d'indignation dans l'auditoire; on trouve l'examineur par trop exigeant et quelque peu féroce. M. Cousin, profondément sérieux, regarde son auditoire plongé dans la stupeur; l'attente dure plusieurs secondes; puis, montrant son manuel avec cette mimique adorable, qui n'appartenait qu'à lui: « Eh bien! monsieur, il y a un quart d'heure, je n'en savais pas plus que vous! Et j'en suis charmé, car cela aurait tenu dans mon cerveau une place qui pouvait être mieux employée! » — Que de fois les examinateurs sur l'histoire auraient pu faire un semblable aveu! Mais il faut, pour oser pareille chose, être un docteur incontestable, un ancien ministre comme M. Cousin, ou un poète compromis et peu soucieux de devenir quelque chose dans ce monde <sup>4</sup>. »

### III

*L'Éducation libérale* qui restera comme un des meilleurs livres qu'ait vu paraître notre temps, un des plus utiles et des plus agréables, suffirait à placer M. Victor de Laprade au premier rang de nos prosateurs. Chose remarquable, toutes les fois que nos écrivains en prose ont voulu écrire en vers, ils sont restés au-dessous du médiocre. Malebranche n'a jamais pu faire que deux vers, et quels vers! Fénelon en a composé quelques centaines, qui ne valent pas à eux tous une ligne de *Télémaque*. Le *Moïse* de Châteaubriand ne soutient pas la comparaison avec l'*Arbogaste* de M. Viennet, et les *Couleuvres* de M. Louis Veillot ne sont pas très-supérieures aux *Satires* du même M. Viennet. Au contraire,

<sup>4</sup> *Éducation libérale*, page 268.

presque tous nos grands poètes ont manié la prose avec une incontestable supériorité. Les *Lettres* de Racine sur Port-Royal sont dignes des *Provinciales* de Pascal; et, pour nous en tenir aux poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, ne suffit-il pas de rappeler *Notre-Dame-de-Paris* de Victor Hugo, l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, les *Souvenirs de servitude et grandeur militaires* d'Alfred de Vigny? M. Victor de Laprade manie lui aussi en maître cette arme de la prose qui, entre ses mains, ne sert qu'à la défense des nobles et grandes causes, la liberté, l'honneur, la patrie, la famille, l'enfance et la jeunesse, l'âme enfin, cette chose ailée, immatérielle, immortelle, qui monte sans cesse vers ces hautes régions où le poète nous entraîne avec lui :

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore !  
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu !  
Plus haut dans vos amours ! montez, montez encore  
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu <sup>4</sup>.

EDMOND BIRÉ.

<sup>4</sup> *Idylles héroïques*, par Victor de Laprade.

## UN GUIDE DE L'ART CHRÉTIEN

GUIDE DE L'ART CHRÉTIEN, études d'esthétique et d'iconographie, par M. le comte de Grimouard de Saint-Laurent. Tome Ier. — Paris, Didron; Poitiers, Oudin.

Dans la première de ses études, en exposant la doctrine de l'Église sur les arts, l'auteur rappelle avec raison que l'Église a toujours favorisé l'art. Sans doute, au premier jour de la conversion du monde païen, elle dut prendre des précautions contre le retour au culte des idoles, et de là il résulta que, pendant plusieurs siècles, les statues furent à peu près prohibées. Par compensation, la peinture, sur laquelle se portait toute l'attention, y gagnait. Elle dut aussi prendre des précautions, à l'égard des dogmes, qu'il ne fallait pas livrer aux profanes, et la loi du secret contribua beaucoup à développer le symbolisme, qui devint une des richesses de l'art au moyen âge. Mais toujours l'Église reconnut le mérite de l'art; « elle a été son refuge dans les moments de décadence; elle l'a conservé, réchauffé, ranimé, et c'est dans son sein qu'il a reçu le plus bel éclat dont il ait jamais brillé. » (P. 144). Comment la religion n'aurait-elle pas compris et encouragé les arts, cette expression de l'invisible par des formes sensibles, quand son dogme fondamental est l'incarnation du Verbe, la beauté incréée immortelle, rendue sensible?

La seconde étude traite du *beau*. Tout en reconnaissant l'éléva-

\* Voir la livraison de décembre 1872, pp. 448-455.

tion des pensées de l'auteur sur ce point capital, je serais tenté de mettre en question l'exactitude de quelques-unes de ses solutions, au point de vue philosophique.

Il donne le beau comme étant la splendeur du vrai et du bien; et je crois qu'il a raison de ne pas chercher cette merveilleuse qualité des objets, seulement dans la splendeur du vrai. Mais, quand il nous dit que l'on pourrait définir le beau: « Ce qui plaît en soi, considérant qu'il suffit, pour en jouir, de le posséder de cette possession susceptible de devenir parfaite, si cet objet est lui-même parfait et purement spirituel » (P. 147); peut-être cette définition manque-t-elle de précision. De plus, elle donne le caractère spirituel et désintéressé de la jouissance esthétique comme étant le caractère du beau lui-même; or, il me semble que le caractère de la jouissance esthétique, de cette jouissance qui ne requiert que la possession et la contemplation de l'âme, ne suffit pas pour déterminer la nature du beau. En effet, c'est de cette manière aussi que nous jouissons du vrai. Il faut cependant que la définition de la beauté ne permette pas de confondre le beau et le vrai, car ces deux propriétés ne sont pas identiques. En second lieu, l'auteur ne distinguant pas l'état actuel et celui de la vie future, cette définition suppose que nous pouvons jouir ici-bas du beau purement spirituel. Or, en ce bas-monde, le beau purement spirituel n'existe pas pour nous; nous ne jouirons du beau, ainsi dégagé de l'élément sensible, que dans l'autre vie, quand notre âme sera délivrée de la servitude des sens, quand nos corps eux-mêmes seront spiritualisés, et que nous verrons Dieu, le beau parfait, non plus en énigme, et comme en un miroir à travers la création, mais en lui-même, *sicuti est*.

L'auteur suppose, ensuite (page 148), qu'ici-bas toutes les créatures, en sortant des mains de Dieu, sont belles. Sans doute, si l'ordre primitif n'avait pas été bouleversé, il en serait ainsi; mais actuellement, depuis que l'harmonie a été troublée par la faute de nos premiers parents, bien des créatures, ne se sont pas

enlaidies depuis qu'elles ont reçu l'existence, ne semblent cependant avoir que la laideur en partage. Du reste, un peu plus loin, l'auteur reconnaît lui-même combien la beauté est rare : « Voyez, dit-il, un jour de fête populaire, la foule qui se presse sous vos yeux. Où trouvez-vous cette rectitude de lignes, cette grâce de contours, cette harmonie de proportions, cette noblesse d'attitude et de regard dont l'idéal appartient à la nature humaine ? Un peu de fraîcheur dans la jeunesse, de l'animation, du sang, de la chair, voilà ce qui séduit généralement ceux qui se laissent séduire. Heureux si, çà et là, vous rencontrez quelques traits d'une beauté plus sérieuse, quelques figures d'un noble caractère, épaves échappées à la tempête, pour vous donner, en regard des réalités présentes, l'idée de ce qui devrait être. » (P. 154.)

Je ne crois pas non plus que « toujours, où est le bien, là est le beau, et réciproquement. » (P. 148.) Sans doute, partout où est le beau moral, le bien y est aussi ; puisque le beau moral n'est que le rayonnement du bien ; mais la réciproque n'est pas vraie, et souvent nous voyons des actes bons qui ne nous donnent aucunement le spectacle de la beauté. Sans doute, si notre sens esthétique n'était pas faussé, si notre regard n'était pas infirme, nous verrions rayonner la beauté dans tout acte conforme à la loi ; mais, hélas ! il n'en est pas ainsi, depuis que notre vue a été troublée et que le désordre s'est mis dans nos facultés.

Il est encore une autre idée de l'auteur sur l'exactitude de laquelle je serais tenté d'émettre un doute : il donne à l'art, envisagé d'une manière générale, comme but suprême et principal, l'enseignement de la vérité, une influence morale salutaire, l'expression du beau n'étant plus, à ce compte, qu'un moyen. Je crois que le but principal, ou, si l'on veut, l'objet de l'art, est l'expression du beau. L'influence morale sera le résultat ; d'ailleurs, si l'art ne viole pas sa loi première, s'il exprime toujours la beauté, et non pas la laideur, son influence sera toujours salutaire.

Du reste, on le voit, cette dernière objection est toute théorique, et, l'on pourrait dire une question de mot, puisque nous sommes

d'accord sur le résultat qui doit être produit. Et je dirai, de plus, avec l'auteur, que l'art chrétien a une mission plus précise et que, « dans une église, il n'est pas une œuvre qui ne manque son but, si elle ne se résume dans une impression favorable au salut. »

Surtout que l'on ne m'accuse pas d'avoir cherché à M. le comte de Saint-Laurent une querelle d'Allemand ; car je retirerais immédiatement toute attaque. Du moins, j'aime à dire que, si je me suis permis d'émettre ces observations, ce n'est pas que j'y attache quelque importance, mais elles prouvent la loyauté et la sincérité de mes appréciations. De plus, après avoir signalé quelques idées qui me semblaient moins exactes, et que peut-être un autre lecteur jugera vraies, il me faudrait, pour être juste, faire connaître des pages incontestablement dignes des plus grands éloges. Malheureusement, c'est ici surtout que je trouve trop étroit l'espace qui m'est offert. Signalons, du moins, cette belle pensée : « La fleur n'est-elle pas la dernière strophe de l'hymne qu'en son langage la plante chante au Créateur ? Le ciel, où nul ne se nourrit plus, où nul n'enfante plus, n'est-il pas comparable à l'épanouissement d'une fleur éternelle ? Mais une comparaison n'en exclut pas une autre, et les joies de la cité céleste sont les fruits des vertus de la vie présente, fécondés par la grâce divine. Tout dépend du point de vue de nos observations. » (P. 149.)

Après avoir traité la question générale du beau, M. de Grimouard de Saint-Laurent parle de l'*invention*, et là il trace des règles très-utiles à l'artiste : il indique les sources auxquelles le peintre devra prendre ses renseignements, celles auxquelles il pourra puiser de préférence. Sur le choix du sujet, il dit avec raison qu'il n'est pas indifférent de traiter, à telle ou telle place, tel ou tel sujet, et qu'il n'est pas indifférent non plus d'envisager le sujet choisi de telle ou telle manière. Que l'on nous permette de citer, sur ce point, un passage qui, mieux que nos paroles, fera connaître comment l'auteur possède la connaissance complète de l'harmonie requise entre l'art et le monument à décorer. « Entre les sujets qui légitimement ont droit à entrer dans l'édifice, tous ne s'adaptent pas égale

ment à ses différentes parties. Dans la nef, que l'on raconte ; dans le sanctuaire, que l'on médite et que l'on adore ; les longs murs de la fenêtre, ou les fenêtres qui, en les percant, les peuvent remplacer au moyen de verrières, sont éminemment favorables au développement d'une série de faits historiques ; ces faits, ainsi racontés en images, font l'effet d'une pieuse lecture, et fournissent une excellente préparation au saint sacrifice. Au contraire, les courbes d'une abside, déjà empreintes de quelque chose de mystérieux, demandent aussi une plus grande concentration de pensée et de style, et, là aussi, seront mieux à leur place les sujets qui, s'élevant au-dessus d'un simple récit, expriment par des moyens symboliques la signification des choses, portent au recueillement, et font méditer sur les mystères adorables qui s'accomplissent dans le sanctuaire. » (P. 176.)

Je regrette de ne pouvoir analyser les règles que l'auteur donne sur la *composition* et sur l'*expression*. Il a grandement raison, quand il met en relief cette loi générale, que l'artiste trouvera dans l'observation attentive de la nature les ressources dont il a besoin. « Que l'artiste chrétien observe donc et qu'il médite. Nul ne saurait lui enseigner par des combinaisons de mots ce qu'il lui sera facile d'apprendre de ses yeux et par ses propres réflexions. Il verra à quelles modifications variées les dispositions de l'âme peuvent incliner le corps, sans le faire sortir d'une certaine immobilité, du même genre que celle à laquelle l'art est tenu de s'assujettir. Il arrive journellement que par les circonstances on est condamné à cette immobilité, au plus fort des impulsions qui pousseraient aux démonstrations les plus vives ; et cette contrainte, loin d'apaiser l'émotion qui bouillonne, ne fait que l'activer, en la concentrant. D'ailleurs, on n'a pas soi-même qu'un seul désir et qu'une seule volonté : le bien, le mal, le pour, le contre, luttent en nous ; nos passions se favorisent ou se combattent tout à la fois ; on se retient et l'on s'excite ; et c'est quelquefois au moment où l'on retient le plus sa passion, qu'on va la laisser éclater avec plus de furie. Tous ces états de l'âme ont des attitudes qui leur correspondent. » (P. 243.)

L'auteur montre qu'il est lui-même un observateur très-attentif

des lois de l'expression. Il suffit, pour en donner la preuve, de citer la page suivante, dans laquelle il montre comment la main, en ne se déplaçant que très-peu, prend une signification toute différente :

« La main appuyée sur le front indique un travail de l'intelligence, une méditation dirigée avec certain effort vers un objet cherché : effort léger et facile, si la main ne fait que toucher légèrement le front ; effort d'autant plus laborieux, d'autant plus opiniâtre, qu'elle s'y imprime plus profondément.

» Possède-t-on mieux l'objet de ses investigations, s'agit-il plutôt de l'examiner que de le découvrir ? La main descend facilement sous le menton, et la tête s'y appuie à son tour, dans un sentiment de repos : repos qui n'a rien d'oisif, car c'est une autre forme de l'étude. Thadée Gaddi, à Santa-Maria-Novella de Florence, s'est servi avec bonheur de cette attitude, pour la figure de Boèce, dans la fresque de la *Glorification de saint Thomas*.

» La main se relève-t-elle en s'avancant vers la bouche ; un doigt surtout s'en détache-t-il pour envelopper celle-ci en se courbant ? C'est que l'esprit s'est remis à chercher, mais non plus en s'attachant à des questions purement spéculatives : il a une résolution à prendre. Si la main se ferme mollement dans cette position, il y met de l'indécision ; s'y fixe-t-elle, s'y enfonce-t-elle avec fermeté, comme dans le *Pensiero* de Michel-Ange, vous avez devant vous, soyez-en sûr, un homme qui a beaucoup de choses à considérer, qui voit beaucoup, et qui cependant ne voit pas tout ce qu'il lui faudrait savoir pour prendre un parti. Il ne se résout pas, mais il n'est pas irrésolu : il pense. Ce n'est plus l'étude du savant, c'est la méditation du politique.

» La méditation faite avec un sentiment d'amour entraîne la main du côté de la joue, soit que la tête se relève, comme pour posséder un objet de complaisance, soit que, cet objet étant éloigné, elle se penche par un mouvement de tristesse et de mélancolie : la main alors tend à se rapprocher des yeux ; elle les atteint dans la douleur, et les recouvre dans la douleur profonde.

» Toutes les fois qu'elle se soulève dans une attitude voisine de chacune de ces positions, elle témoigne d'une solution correspondante : elle s'est détachée du front, c'est qu'on a trouvé ; du menton, c'est qu'on a conclu ; de la bouche, de la joue, c'est qu'on a résolu et tiré une conséquence pratique des pensées et des sentiments auxquels l'âme était livrée ; mais, si alors la main, au lieu de se lever et de se soutenir, se laisse retomber, vous avez la preuve du contraire : on renonce à une recherche infruc-

teuse, on se sent impuissant à conclure, à résoudre, à diriger, à maîtriser des impressions ou trop fortes, ou tirant trop à la langueur. » (P. 246.)

Nous ne résistons pas au désir de citer encore cette autre page, dans laquelle l'auteur a si bien analysé les difficultés de l'artiste aux prises avec la nature :

« Rien de plus varié, de plus délicat et souvent de plus rapide que le jeu d'une physionomie. Elle vous a transmis une impression : voulez-vous vous rendre compte de ce mouvement presque insensible du front, de l'œil, de la bouche ? Impossible ! Et cependant c'est un des privilèges de l'art, l'un des titres de sa dignité, que de pouvoir fixer sur une matière inanimée ce signe insaisissable de la vie, de la pensée, d'une affection. Vous avez vu, vous avez senti, vous avez compris : vous prenez un pinceau, vous tracez des lignes, vous distribuez des ombres et des couleurs ; et en présence de votre œuvre, pendant des siècles, il se trouvera des hommes qui verront, qui sentiront, qui comprendront comme vous l'avez fait. . . Et comment cette œuvre morte a-t-elle atteint l'efficacité de la vie ? Quels sont donc ces contours, cet empâtement si habile ? Quelle est cette inclinaison feinte du sourcil ou des lèvres, capable de parler à ce point ? Le compas à la main, grâce à l'immobilité de la toile, vous pourrez, ce qui eût été impossible sur la nature vivante, nous dire jusqu'où s'étend cette feinte, où fléchit tel muscle, où il se relève ; mais ce sera pour nous faire mieux sentir la disproportion entre le moyen ainsi calculé, et le résultat obtenu. Nous n'avons pas besoin de demander à quoi on aboutirait, en faisant de l'expression avec de telles mesures et de semblables calculs. Les dessins de Lebrun peuvent certainement être utiles comme des jalons qui indiquent une direction générale. Eût-on réussi à produire d'abord un certain effet, en s'en servant à la manière d'un écolier qui cherche dans son dictionnaire le tour et le mot propre à la phrase, on paraîtrait bientôt d'autant plus froid, que l'on se serait servi de sourcils plus froncés, de bouches plus ouvertes ; que l'on aurait, en un mot, tenté de mettre plus de vigueur factice dans l'expression.

» Que l'on essaie, au contraire, de copier à froid, après les avoir disséquées et réduites à des lignes analytiques, les expressions si douces et pourtant si pénétrantes du Beato Angelico, l'effet sera d'une insignifiance absolue.

» Évidemment, pour exercer un entraînement sympathique, il faut d'autres procédés.

» Admirable mystère de la communication des âmes ! L'on sent et l'on veut faire sentir, et l'on fait sentir. Le savoir-faire de la main, la finesse du coup d'œil y sont sans doute pour beaucoup : l'artiste ne peut s'en

passer ; ils ne pourraient surtout lui suffire. Tout repose sur un trait, sur une simple indication. Mais de même que, sentant ce que l'on veut faire sentir, comprenant ce que l'on veut faire comprendre, on subira soi-même sans y penser, dans les muscles si sensibles du front, des joues ou des lèvres, les délicates impressions qui correspondent précisément aux passions et aux affections dont on est animé, de même la main assez expérimentée pour ne pas manquer, comme instrument d'exécution, obéit aux impulsions de l'âme ; elle met dans ce trait, dans cette indication, justement ce qu'il faut pour faire sentir, comme vous sentez vous-même, toutes les âmes qui résonnent à l'unisson de la vôtre. . .

» Imprégnez-vous vivement et profondément des pensées et des sentiments que vous voulez exprimer : c'est prendre le grand, l'essentiel moyen de les exprimer. » (P. 251-252.)

Après ces études sur les lois générales de l'art, sur ce qui en est l'âme, viennent des études sur ce qui en est comme le corps, sur les procédés matériels, non pas discutés dans le détail, dans l'emploi de telle ou telle couleur, mais envisagés dans le choix des moyens bons à employer par l'art chrétien pour qu'il arrive à son but. Ainsi l'auteur présente des considérations sur le *dessin*, le *nu*, les *vêtements*, les *figures accessoires*, le *clair-obscur*, le *coloris*. Toutes ces questions sont traitées d'une façon très-complète pour le point de vue auquel se place l'auteur, les lois de l'art chrétien ; et, de plus, elles sont traitées avec une grande justesse de vue, avec un remarquable esprit de modération. Parmi les règles posées, nous ne voyons pas laquelle l'artiste chrétien pourrait impunément rejeter.

Sans doute je n'ai pu montrer quelle est toute la valeur du livre de M. de Grimouard de Saint-Laurent ; ce que je ne pourrais dire non plus, c'est le plaisir avec lequel je l'ai lu. Puissé-je, du moins, avoir donné aux lecteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée* le désir de le lire. Puisse-t-il être lu, comme le désire l'auteur, par tous ceux qui peuvent avoir quelque influence sur les œuvres produites dans nos églises ; puisse-t-il être lu par les artistes eux-mêmes, et surtout par eux ; assurément nos églises y gagneront. Peut-être aussi cette lecture fera-t-elle comprendre à quelques peintres que le grand art est l'art religieux. Plus d'un

semble dédaigner de faire un tableau d'église, ou le fait à la hâte, pour revenir à son atelier faire des peintures qui ne conviennent qu'à des boudoirs. Il comprendra peut-être qu'il peut demander le renom à ce genre que Raphaël et les grands artistes de son temps furent loin de dédaigner et par lequel ils acquirent tant de gloire. L'immortel peintre d'Urbin ne négligea aucune des œuvres qui lui furent confiées, et il dota de chefs-d'œuvre plus d'une église dans laquelle grand nombre de nos peintres en quête de réputation n'auraient pas consenti à travailler. Quelle place ingrate que celle offerte à Raphaël dans l'église *Santa-Maria della Pace* ! ingrate par la disposition de l'espace à couvrir, et par le manque de lumière. C'est cependant sur ce champ si défavorable que Raphaël a exécuté ses Sibylles, ces merveilleuses figures que Michel-Ange lui-même ne se lassait pas d'admirer.

Aujourd'hui, nous voyons dans nos expositions, surtout dans les expositions de province, bien des œuvres défectueuses au point de vue de l'exécution ; cependant, en général, ce n'est pas l'habileté du pinceau qui manque. De plus, il est bien des œuvres qui ne sont que médiocres et qui deviendraient intéressantes, si elles étaient du moins relevées par la valeur de la pensée.

M. de Grimouard de Saint-Laurent dit des peintres qui ont suivi Raphaël, qu'ils étaient des peintres très-habiles, qu'ils étaient même trop peintres, en ce sens qu'ils possédaient parfaitement la pratique de leur art, mais se préoccupaient trop exclusivement du procédé ; et c'est vrai. Mais que faudrait-il donc dire de ceux de notre temps ? Combien n'en est-il pas qui sont très-adroits, et cependant ne nous donnent que des œuvres insignifiantes ou mauvaises, parce que la pensée est mesquine ou coupable. Ils procèdent comme des orateurs habiles qui, avec un langage brillant et correct, parleraient pour ne rien dire, ou ne dire que des paroles corruptrices.

Nous savons qu'il y a de louables exceptions, et nous pouvons ajouter que c'est surtout dans nos églises qu'elles paraissent. C'est là que se réfugient les œuvres qui feront dire à la postérité que

nous valions encore quelque chose, et la rendront plus indulgente pour bien des misères. Il paraît aussi de ces œuvres dans nos expositions ; mais qu'elles y sont rares !

Certes, nous ne demandons pas à nos peintres qu'ils ne nous fassent que des tableaux d'église ; mais nous leur demandons qu'ils choisissent des sujets dignes de nous intéresser. Est-ce donc que les souvenirs de notre histoire sont épuisés ? Un grand homme a dit : — Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! — Mais l'on pourrait dire avec autant de vérité : — Malheureux les peuples qui n'ont aucun souvenir digne d'être célébré par les arts ! — Nul ne dira que nous en sommes là. Sans doute notre triste époque livre aux récits de l'histoire bien des vilenies et bien des crimes ; mais, quelque triste qu'elle soit, elle léguera aussi à l'avenir bien des actes de dévouement et de courage. Et le passé n'a-t-il donc plus de souvenirs qui n'aient été écrits sur les murs de nos musées et de nos monuments ? Est-ce donc que ces faits n'offrent rien de plus intéressant que des Dianes et des Vénus ?

On ne saurait trop s'élever contre certaines toiles livrées au public par des artistes en renom. Les titres insignifiants qu'elles portent ne sont que des prétextes à des représentations inconvenantes ou obscènes, qui ne peuvent qu'égarer l'esprit et pervertir le cœur.

Quand est-ce donc que l'on comprendra qu'il faut nous relever à tout prix ? Vous dites que vous comprenez cette nécessité de nous relever comme société et comme nation, vous qui employez votre pinceau à un si funeste usage ? Il ne serait pas plus déraisonnable de prétendre que l'on rendra la santé à un malade en lui faisant prendre du poison. Et ce poison, on le verse chaque jour à plein bord par des tableaux, par des gravures grossières et licencieuses, par des romans, par des journaux, et chaque jour il est absorbé par le peuple avec avidité. Et c'est ainsi que vous croyez donner à la société de la droiture et de la virilité ? Vous ne faites qu'amollir les mœurs et les dégrader.

Que l'on ne dise pas que ces réclamations contre les peintures inconvenantes sont d'une pruderie exagérée. On pourrait prouver,

textes en main, que Platon, qui n'était pas méticuleux en fait de morale, aurait chassé de sa république les écrivains de mensonge et les peintres qui corrompent notre société. Voulez-vous l'autorité d'un républicain moderne? écoutez ce que vous dit Proudhon, le socialiste Proudhon : « Quelle excitation morale, écrivait-il, puis-je attendre de ces Vénus, de ces nymphes, de ces Grâces, de ces Muses? Je sais que le caractère de beauté divine des statues grecques est de n'éveiller aucun sentiment déshonnéte : cela devait être vrai surtout des Grecs. Mais moi, pendant le premier quart d'heure, je resterai calme; si je prolonge ma contemplation, si j'y reviens tous les jours, cette beauté finira par me suggérer des pensées impures : preuve qu'elle n'est pas faite pour moi, que sa perfection n'est que relative, et son action esthétique temporaire; hors de son milieu, elle devient laide <sup>1</sup>. »

Oui, ces peintures, avec des beautés de formes — quand elles en ont — ne présentent à nos yeux que la laideur. En effet, au point de vue de la pensée, qui est le plus important, puisque c'est celui-là qui agit sur notre esprit et notre cœur, elles ne nous expriment qu'une pensée déshonnéte, c'est-à-dire la laideur morale.

On aurait le droit et même l'obligation de réclamer, au nom de la morale, puisque la morale, que vous détruisez, est une des conditions du salut de l'avenir. Mais c'est au nom de l'art que je proteste; au nom de l'art dont vous violez les lois premières. Une œuvre d'art ne doit nous montrer que la beauté; la laideur ne doit y entrer que secondairement et comme contraste; or, dans votre œuvre, la laideur règne en souveraine.

Ne dites pas que le nu sous votre pinceau est chaste; non, il ne l'est pas. Il est beaucoup plus licencieux qu'il ne l'était sous le ciseau des artistes grecs. Et croyez-vous donc que même celui-là serait inoffensif? Proudhon ne le croyait pas. Cicéron, dans ses *Tusculanes*, se plaignait de ce que les Grecs avaient introduit dans Rome les statues entièrement nues, qui originairement en étaient

<sup>1</sup> Proudhon, *Du principe de l'art*, p. 237.

proscrites. Pline appelait criminelle la conduite d'un certain Arelius, qui s'était permis de peindre des femmes nues sous le nom de déesses, et il ajoutait que c'était un principe de décadence pour l'art. — « Pourquoi montrer dans un tableau, disait Erasme, ce que l'on cache partout ailleurs par une honte bien entendue? »

Terminons par une dernière observation : Praxitèle, ayant exposé dans l'île de Cos, pour être vendues au même prix, deux Vénus, dont l'une était nue et l'autre vêtue, celle-ci fut préférée, parce qu'elle était plus modeste<sup>2</sup>. Si la même offre était faite aujourd'hui, ne serait-il pas à craindre que, à la honte de notre époque, la Vénus la plus inconvenante ne fût achetée la première? C'est assez dire que, si les peintres et les sculpteurs sont coupables, les acheteurs ne le sont pas moins, et le sont peut-être davantage.

Artistes, public, acheteurs, revenons donc à l'art sérieux.

L'ABBÉ P. GABORIT.

<sup>1</sup> Cité par M. de Grimouard de Saint-Laurent.

<sup>2</sup> *Traité de la peinture*, par Pierre de Cortone, 1652, p. 45.





## LES GRANDS HOMMES DU JOUR

---

DIALOGUES DES VIVANTS ET DES MORTS, par M. Edmond Biré. — Un vol. in-18. Paris, Lecoffre.

Voici un livre qui se recommande doublement, d'abord par une très-belle préface de M. de Pontmartin, puis et surtout par ses qualités propres, le bon sens, l'esprit et l'érudition. Le bon sens y est même vif et alerte, l'esprit des plus aiguisés, et l'érudition non moins fine que l'esprit, ce qui n'est pas peu dire. Et quelle érudition ! Ce n'est pas toujours une érudition de chefs-d'œuvre, bien que M. Biré possède très-bien celle-là ; les chefs-d'œuvre deviennent rares de nos jours. C'est souvent une érudition de morts-nés que l'auteur a très-bien fait de nous montrer dans les régions funèbres ; car, pour nous, ce ne sont que des ombres. Qui connaît, par exemple, les *Plaintes du vent*, de M. Jules Simon, les poésies archaïques de M. Jules Favre, les discours de M<sup>e</sup> Philis, le *Vrai courage*, du vieux Bizoin, le *Cabaret de Lustucru*, de Mottu, et l'*Électeur libre* de la famille Picard, et les *Contemplations*, les *Châtiments*, la *Légende des siècles*, tous ces monstres qu'enfante, avec une fécondité d'enfer, le défunt grand poète Victor Hugo ? Il n'est pas, en définitive, un péché littéraire de notre temps que M. Biré n'ait inscrit sur ses tablettes, pas un oripeau dont il ne puisse dire l'origine. Aussi déshabille-t-il nos hommes du jour avec une pres-tesse que n'eurent jamais leurs valets de chambre, et nous les montre-t-il comme Pigalle nous a montré Voltaire, un vieux squelette ricanant, sans honte et sans chemise.

Voltaire, quoique de l'autre siècle, est le premier qui passe par ses mains, car Voltaire ne cesse malheureusement pas d'être un homme du jour. Comment, d'ailleurs, résister à la tentation de mettre en scène, au moment des humiliations que les Prussiens nous faisaient subir, celui qui signa si souvent le *Prussien Voltaire*, et qui, parlant de nos pères, ne craignit pas d'écrire à nos ennemis :

Ce peuple sot et volage,  
Aussi vaillant au pillage  
Que lâche dans les combats ?

Qu'un pareil homme fit bon accueil à M. de Bismark, cela devait être ; et que M. de Bismark lui répondît avec la fière politesse du dédain, cela devait être encore. M. Biré nous représente l'auteur de la *Pucelle* sur le trône de fonte que feu Havin lui a érigé avec les sous des cabarets. Qui peut avoir oublié l'inauguration de ce monument faite par l'Empire sur le *square* Monge, le 14 août 1870, après Wissembourg, après Wœrth, à la veille de l'investissement de Strasbourg et de Metz ! Mais le *square* Monge n'était pas encore assez digne du héros qui félicitait Frédéric II, le lendemain de Rosbach, d'avoir vu nos *derrières*, et, le 3 octobre, à l'heure même où Paris assiégé apprenait la reddition de Strasbourg, le maire de la capitale, Étienne Arago, annonçait l'entrée de Voltaire *plus avant au cœur de la grande cité*. La statue était, en effet, transportée du *square* Monge au *square* du prince Eugène. C'est là qu'on la voit maintenant avec ce sourire sardonique qui semble redire au peuple dont il reçoit les hommages ce qu'il lui disait, il y a cent ans : « Allez, mes Welches, Dieu vous bénisse, vous êtes la *ch...* du genre humain. »

Un boulet perdu lui a du moins répondu, pendant la guerre de la Commune, en le trouant de part en part, juste au lieu où les drôles étaient jadis battus de verges.

De Voltaire à Glais-Bizoin la chute est moins grande qu'elle semble l'être au premier abord ; car, enfin, Glais-Bizoin n'a jamais, que je sache, insulté la France, et, s'il n'est pas un personnage,

bien qu'il ait un chapeau célèbre, il a cependant régné pendant quatre mois, un mois de plus qu'Otthon qui compte cependant parmi les empereurs romains. Il eut même le bon esprit de ne pas se tuer à l'exemple d'Otthon. M. Biré nous le représente comme une âme en peine rôdant autour des portes de l'Assemblée nationale, qu'il ne lui est plus permis de franchir, mais se consolant du moins en entendant redire la mort tragique du chien Laatar, l'un des héros de sa pièce du *Vrai courage*. C'est pour lui son récit de Thérémène.

A Glais-Bizon succède M<sup>e</sup> Crémieux, un autre dictateur congédié, une autre âme en peine, mais à qui les électeurs de l'Algérie ont, depuis quelques jours, rendu un siège et le repos. Puis vient le tonnant Gambetta, puis Émile Ollivier, chose légère, puis Jules Simon, le n<sup>o</sup> 606, et son ennemi intime Ernest Picard. Le dialogue entre ces deux ombres, qui tiennent encore, plus qu'on ne croit, à la terre, est à la fois des plus instructifs et des plus désopilants. Chacun confesse son voisin. C'est l'histoire sans fin de la paille et de la poutre.

— Vous souvient-il du siège de Paris, dit Picard; notre grande préoccupation était de chasser les Prussiens de nos murs; la vôtre était de chasser Dieu de nos écoles. — Et vous, répond Simon, avez-vous oublié cette phrase de l'*Électeur libre*, le journal de votre frère Arthur : *La conquête de la République vaut bien la perte de l'Alsace et de la Lorraine*. — Et la confession continue ainsi, en partie double, pendant trente-cinq pages. Les vérités pleuvent comme grêle, et finissent par être acceptées des deux compères comme pain bénit.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont certainement point oublié le dialogue intitulé *les Tracasseries de M. Mortimer-Ternaux*, qui a paru dans nos colonnes. Le *tracassé*, nous nous le rappelons, était M. Thiers, ce grand historien qui sait si bien dire en trois pages ce que Tacite dirait en une; cet orateur disert et fécond qui, parlant du principe de Petit-Jean, qu'il faut commencer par le commencement, ne croit pouvoir parler du recrutement sans prendre le conscrit à la mamelle. Il semble que ce goût, cette passion du détail,

devraient rendre pour lui toute omission impossible et toute erreur aussi. Et cependant, que dit-il des souffrances des peuples dans les vingt volumes de son *Histoire de l'Empire*? Rien, absolument rien. Et des lettres, des arts, au temps de Châteaubriand, Bonald, Gros, Gérard? A peu près rien. On reprochait au P. Daniel, et généralement à l'ancienne école, de passer sous silence la vie intime des sociétés pour ne parler que des cours et des combats. M. Thiers, on le voit, est sur ce point de la vieille école; mais où il n'en est pas, c'est lorsqu'il trouve des excuses pour les grands criminels et les grands crimes, pour Robespierre, dans son *Histoire de la Révolution*, pour l'assassin du duc d'Enghien, dans son *Histoire de l'Empire*. C'est lorsqu'il allonge les documents, pour les rendre explicites dans le sens qui lui plaît<sup>1</sup>, qu'il omet certains autres documents peu favorables à sa thèse<sup>2</sup>, qu'il traduit en ami la correspondance si souvent impitoyable de Napoléon, et que, du moment qu'on résiste à son héros, on n'est plus qu'un petit esprit comme d'Aviau, le grand évêque du concile de 1811, ou un personnage sans importance, un *aubergiste* dont on ne daigne même pas dire l'assassinat, comme le nommé *Hofer*, suivant son mot, ce Cathelineau du Tyrol, la Vendée de l'Autriche. Je sais bien qu'à tout cela M. Thiers peut répondre : « Mon *Histoire du Consulat et de l'Empire* ne m'en a pas moins rapporté 900,000 francs. » A cela, il n'y a rien à dire.

Nous n'avons point encore parlé du dialogue intitulé *Le 5 mai 1871*, triste souvenir des vanités napoléoniennes, de ces vanités qui nous ont coûté tant d'argent et tant de sang! Les surprises du revenant des Invalides, ne retrouvant plus le Paris de ses rêves, devraient être pour les siècles une grande leçon. Le seront-elles?

<sup>1</sup> M. Biré cite particulièrement, et texte en main, la déposition de Leridant dans le procès de Georges.

<sup>2</sup> Notamment, je cite toujours M. Biré, le second jugement fabriqué à la Malmaison, après l'exécution du duc d'Enghien, pour tâcher de régulariser l'assassinat. Une étude sérieuse et utile serait de comparer, par exemple, le récit de la bataille de Marengo, si bien arrangé par M. Thiers, avec celui de Marmont, le tableau qu'il nous trace du concile de 1811 avec celui qui présentent les papiers de l'évêque de Gand, M<sup>r</sup> de Broglie, et enfin son Waterloo avec celui du colonel Chartras.

Quant à nous, elles ne sont pas, même au temps de la Commune, de celles qui peuvent nous toucher.

Le dialogue intitulé *Un banquet chez Pluton* met en scène, de la façon la plus vivante et la plus mordante, tous les courtisans de ce régime napoléonien, qui l'ont été de tant de régimes, tous ces hommes qui n'auraient probablement pas dit, comme les gladiateurs romains : *Ave, Cæsar, morituri te salutant*<sup>1</sup>, mais qui, pour mieux vivre, étaient prêts à tout saluer et saluaient tout.

Enfin, les deux dialogues qui portent pour titre l'*Académie aux enfers*, terminent gaiement et moralement cette revue des misères de notre époque. Ici, du moins, il ne s'agit plus de hontes, mais de bévues, et l'on peut rire à son aise. Avant tout, cependant, je tiens à dire que, si je suis très-sévère pour certaines bévues, je suis très-indulgent pour d'autres. Ainsi, lorsque j'ouvre l'*Avent* de Massillon, et que j'y lis, à propos du buisson ardent : « Le prodige qui parut à Moïse sur le mont *Sinai*...<sup>2</sup> », j'éprouve une surprise désagréable ; mais l'idée me vient-elle, pour cela, que Massillon ne fut pas très-versé dans les saintes Ecritures ? Assurément non ; il les possédait mieux qu'homme de son temps ; mais il y a de ces hasards de la plume qui échappent aux esprits les plus exercés. Ce qui m'étonne surtout, c'est que le neveu de Massillon qui édita ses œuvres, en 1746, et aucun des vingt éditeurs qui les ont reproduites depuis, n'aient eu la pensée de biffer *Sinai* pour mettre *Horeb*.

Boileau, du moins, eut la bonne fortune, avant sa mort, de

<sup>1</sup> « Salut, César ; nous te saluons en allant à la mort. »

<sup>2</sup> Sermon pour la fête de la Conception de la très-sainte Vierge. — 1<sup>re</sup> ligne.

Le *Consulat de Plancus*, de Jules Janin, est de la même famille. Qui, en effet, connaît Horace mieux que lui, et sait mieux l'âge de son amphore ? *O nata mecum, consule Manlio* ! M. Doucet, qui eut de l'esprit, ce jour-là, n'eut garde d'oublier le *consule Manlio*, en recevant Janin à l'Académie. « *Consule Manlio*, lui dit-il, ou, si vous le préférez, *consule Planco*, mais le vers n'y sera pas. » — Charmants petits jeux académiques qui ont le mérite d'amuser tout le monde et de faire rire le perdant lui-même, quand il se nomme Janin.

corriger ce vers, qui se lit dans les premières éditions de son *Art poétique* :

Que votre âme et vos mœurs peints dans tous vos ouvrages...

mais il lui fallut des années et un ami, à lui qui cependant était la correction même, pour s'apercevoir qu'une âme ne peut jamais être peinte et les mœurs non plus ; tant l'oreille la plus délicate s'habitue facilement à de certaines dissonances, lorsqu'elle a eu le malheur de n'y être pas sensible une première fois<sup>1</sup>.

Mais, à côté de ces surprises de l'oreille, il y a les surprises de la suffisance, et pour celles-là je n'admets plus d'excuses. Ainsi, lorsque M. Thiers, — j'emprunte ce fait à M. Biré — reproche à Louis XVIII de n'avoir point profité, dans sa jeunesse, de la société de Montesquieu, lequel était mort six mois avant sa naissance, je ris de bon cœur du prétentieux donneur d'avis. M. Biré abonde en histoires de ce genre. En voici une de Cousin. Le grave philosophe ayant trouvé, dans le *Sic et non* d'Abélard, cette phrase : *Dubitando ad veritatem pervenimus*<sup>2</sup>, y reconnut aussitôt le doute méthodique de Descartes, et écrivit un savant mémoire, pour en restituer à Abélard la paternité. Le mémoire fut très-favorablement accueilli par l'Académie des Sciences morales et politiques, mais Cousin l'ayant ensuite passé à Hœfer, son secrétaire, pour lui faire vérifier certains passages qu'il avait cités de confiance, Hœfer commença par lui montrer dans l'ouvrage le plus connu de Cicéron, le traité *De officiis*, le fameux *Dubitando*... qui l'avait tant ému. Grande confusion du philosophe qui fit alors une sottise et un trait d'esprit. La sottise fut de mettre Hœfer à la porte ; le trait d'esprit fut de jeter son manuscrit au feu.

<sup>1</sup> Ce ne fut pas Boileau qui découvrit la faute, ce fut M. Gibert, professeur de rhétorique au collège des Quatre-Nations, et Boileau resta alors stupéfait, non-seulement qu'elle eût pu lui échapper, mais encore qu'elle eût échappé, pendant vingt ans, à ses amis et à ses ennemis. L'*Art poétique* avait été publié en 1677, et j'ai sous les yeux une édition d'Amsterdam, de 1703, où le mot peints se trouve encore. Boileau substitua au vers primitif celui-ci :

« Que votre âme et vos mœurs peintes dans vos ouvrages » (ch. 4, v. 91.)

<sup>2</sup> « C'est en doutant que nous arrivons à la vérité. »

Si M. Cousin n'avait pas été distrait par les belles de la Fronde, il eût, je crois, trouvé le fameux : *Je pense, donc j'existe*, non point dans Abélard mais dans saint Anselme.

Et M. Sainte-Beuve, ce grand explorateur des petits coins, ce Christophe Colomb des anses et des criques, n'y a-t-il pas plaisir à le voir faisant gobelotter Corneille à Port-Royal, en plein Jansénisme, parce qu'il a lu ce mot de Chevreau : — « La première fois que nous dinâmes au P. R., M. Corneille et moi... », et qu'il n'a pas compris que si l'on dînait fort bien au Palais-Royal, on dînait fort peu et fort mal à Port-Royal ?

Et cependant, que de doux souvenirs ne devait pas lui rappeler ce seul mot *dîner au Palais-Royal*, souvenirs fort peu cornéliens, je l'avoue, mais que Pétrone n'eût pas dédaignés, lui qui a si bien chanté, à sa manière, le *Festin de Trimalcion* ! Que de choses à dire sur ces mangeurs du vendredi saint et sur leur hôte, cet épais Trimalcion qui eût pu voir souvent le feu des batailles et lui préféra toujours le feu des cuisines ! Les *Notes et pensées* de Sainte-Beuve nous apprennent tout ce qu'il faut attendre de la loyauté et de la dignité de ces intrépides carnivores. Flatteurs ou emporte-pièces, suivant l'occasion ou le moment, s'ils ont du goût comme critiques, ils ont encore plus de fiel comme jaloux et ennemis. M. Biré nous fait passer, à ce propos, sous les yeux, toute une galerie de portraits, des plus curieux, en ce qu'ils peignent quelquefois assez bien le modèle et toujours admirablement le peintre.

On devine assez la figure que doit faire Jules Janin, à ce jugement dernier des péchés littéraires. Son Phèdre *traduisant* Plutarque qui n'était pas encore né, son Hélène, reine de l'Iliade et de l'*Odyssee*, où il paraît qu'il n'est plus question de Pénélope, son Achille mort *sous les coups de Ménélas*, son Plaute vivant *au temps des empereurs*, son du Guesclin combattant contre un frère du grand archevêque Thomas de Cantorbéry, assassiné deux cents ans auparavant, son Charles-Quint, *filz de Marguerite d'Autriche*, sa Jeanne d'Arc sauvant la France, *il y a trois siècles*, et *tutti quanti*, font une procession des plus amusantes. Mais enfin, Jules Janin ne

peut pas être rangé au nombre des *suffisants*. Il n'a jamais prétendu faire que de la dentelle, en fait d'histoire et de littérature ; et l'on ne peut dès lors s'étonner que son tissu soit peu solide. M. Biré lui met dans la bouche ces mots sévères, mais justes, adressés à Sainte-Beuve : « Dites que je suis un pédant, un plagiaire et un ignorant, mais dites aussi, Monsieur, que je n'ai jamais eu d'autre ambition que d'être homme de lettres et, Dieu aidant, académicien ; qu'on ne m'a jamais vu flatter César pour obtenir une place au Sénat et insulter Dieu pour recueillir les applaudissements de la plèbe. »

Voilà quel est l'honneur de Jules Janin ; il vaut mieux que celui de Sainte-Beuve. Tandis que ce dernier s'extasiait devant les méplats du front et des épaules de la princesse Mathilde, l'autre écrivait, en souvenir de sa sœur, ce feuilleton sur *Séraphine* où la vraie dévotion est peinte en des traits qui ne sont empruntés ni à Boileau ni à Molière :

« Il n'y a rien de plus aimable ; avec la charité elle a la foi et l'espérance ; elle marche au bruit des bénédictions ; il est impossible au plus effronté de soutenir l'éclat de ses beaux yeux calmes, tout remplis d'une innocente joie. Honte à qui l'insulte, honneur à qui l'honore ! La dévote est née dans une de ces maisons correctes du vieux Paris, toutes remplies de l'honnête parfum des temps passés. Cette enfant docte et tendrement élevée a grandi sous le giron de sa vieille grand'mère, une de ces femmes que Bossuet appelait *les dames sérieuses*. Si jeune encore, la dévote est une autorité. Quelle éminente raison, quelle candeur, quelle innocence de sagesse et de vertu ! Elle apprend de bonne heure à ne pas compter plus qu'il ne faut sur l'avenir qui n'appartient à personne, à ne pas dépenser sa jeunesse en mille futilités qui font plus tard de la jeunesse un regret éternel, et voilà comment, de très-bonne heure aussi, la jeune fille est devenue un exemple...

» Vous qui riez et vous moquez, sur un théâtre, avec tant de grâce et d'enjouement, des petites pratiques de M<sup>me</sup> Séraphine et de sa compagnie..., vous ne savez donc pas ce que peut être, en

pleine dévotion, une famille austère, une de ces correctes maisons à l'abri de tous les orages ? Peu d'étrangers, peu de causerie oisive ou badine, un rire ingénieux, naturel, sans méchanceté, sans cruauté. Dans ces maisons si bien posées, où chaque heure de la vie a son emploi, où tout le monde est à son devoir, à commencer par le maître du logis, chaque jour apporte un progrès dont la maison profite. Il arrive en même temps, tant la prudence est d'un profit certain, que fortune, alliances, dignités, considération générale viennent frapper à cette porte ouverte aux honnêtes gens. Certes, nous voilà bien loin du salon de Séraphine, de ses tapis moelleux, de ses coussins empruntés aux boudoirs des courtisanes, de ces toilettes tapageuses et de ces dévotes mondaines qui mènent de front l'opéra, la bienfaisance, le bal, la quête à domicile et les modes nouvelles.....

» A dix-huit ans, la jeune et sincère dévote, riche ou pauvre, est un grand parti. Sa belle main est digne des plus honnêtes gens. Les beaux messieurs la contemplent de loin. Voyez-la parfois, d'un pied timide et léger, se glisser dans un salon du beau monde, à l'abri de sa mère. Aussitôt on la regarde, on l'étudie, on l'admire et même on la redoute un peu. Où donc a-t-elle pris ce chaste maintien ? De son côté, elle regarde, elle écoute, elle a peur, elle ne sait pas le premier mot de la langue raffinée qui se parle en ces beaux endroits. A peine si elle sait danser ; elle joue à demi sur un piano timide ; oui, mais, pour rien au monde, elle ne consentirait à minauder, avec le premier venu, ces jolies petites romances qui commencent par *Je t'adore*, et qui finissent par *Je suis à toi*....

» Mariée, elle établit tout de suite dans sa maison une autorité que chaque jour augmente. Alors, chacun peut découvrir, sous l'austérité de cette aimable jeunesse, une âme aimante, un cœur tendre, une gaieté doucement épanouie.... Indifférente aux bagatelles, elle est de feu aux bonnes actions... Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent ; sa remontrance est faite dans l'accent même de la louange. Enfin, s'il est encore quelque femme qui dise en

parlant d'elle, *une bégueule* ! son mari, ses enfants et les pauvres diront : — C'est un ange ! — Elle n'entend ceux-ci ni ceux-là <sup>1</sup>. »

Voilà, Monsieur Sainte-Beuve, une page qui vaut bien les vôtres ; non, certes, que vous n'ayez tracé de très-spirituels portraits littéraires et que vous ne fussiez doué d'un goût naturellement fort délicat ; mais on chercherait vainement en vous cet esprit supérieur, ce *mens divinior* que donnent le respect des traditions et les pieuses habitudes de la famille. Aussi, étiez-vous complètement incapable d'écrire rien qui ressemblât à ce petit chef-d'œuvre de style, de pensée et de sentiment.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

<sup>1</sup> Feuilleton du *Journal des Débats* du 11 janvier 1869.



## LE DÉCLASSÉ

A ces paroles, Urbain se mit à sangloter, et la douce vieille fille se révolta à son tour.

— Mais, ma sœur, ne suis-je pas, aussi bien que vous, la maîtresse ici ? demanda-t-elle. Ne suis-je pas votre aînée, d'ailleurs ?

L'abbé supplia les demoiselles Muscas de ne pas se quereller, et, priant Mathurine de lui accorder un moment d'entretien, il passa avec elle dans l'arrière-boutique. Là, quand il la vit plus calme, il lui cita ces passages de l'Évangile, où l'on voit que notre divin Sauveur protège si tendrement les faibles et les petits. Ensuite, comme l'abbé connaissait bien Mathurine, il insista particulièrement sur les petits services qu'Urbain pourrait rendre aux épicières, soit au magasin, soit dans le quartier, en faisant des commissions. — Cet enfant paraît intelligent, ajouta-t-il ; il compensera, soyez-en sûre, le peu de dépense que vous ferez pour sa nourriture.

— Allons donc, monsieur l'abbé ! répondit-elle, je parie que ça mange comme un ogre ! Cet enfant serait la ruine de la maison.

— L'aumône ne ruine pas, au contraire, ma chère demoiselle ; c'est le désordre qui ruine ; et tout le monde sait que vous êtes une personne d'ordre. Cela a même passé en proverbe dans notre ville ; on dit : « Rangé comme M<sup>lle</sup> Muscas. »

Ce compliment fit plus d'effet que tout le sermon du bon abbé ;

\* Voir la livraison de décembre, pp. 456-465.

la vieille fille s'adoucit peu à peu, et, tout en passant sa main longue et osseuse sur le dos de son chat noir, elle dit : « Si je savais que cet enfant dût tourmenter Zozo !... »

— Oh ! il n'a pas l'air méchant ! D'ailleurs, si cela arrivait, vous le puniriez.

— Oui, s'il s'avisait !

Urbain en pleurs, entra en ce moment, conduit par Rose, et la vieille récalcitrante se laissa persuader, à la fin, de consentir à son admission.

### VI

Nous avons dit que Rose Falec était orpheline ; mais, comme elle avait seulement quatre ans, lorsqu'elle perdit son père et sa mère, elle ne pouvait en conserver qu'un vague souvenir. Elle croyait pourtant se rappeler que les traits de sa mère avaient quelque ressemblance avec ceux de sa tante Madeleine. Leurs cœurs, du moins, se ressemblaient pour la bonté et la tendresse, et, si l'amour maternel pouvait jamais être remplacé ou même comparé, on eût pu dire que l'orpheline avait trouvé dans la bonne Madeleine une seconde mère.

Comme la journée avait été fort agitée, il fut décidé que le petit garçon se coucherait de bonne heure ; et déjà Rose s'était empressée de lui préparer un lit, dans un petit cabinet, entre sa chambre et celle de ses tantes. Madeleine et sa nièce l'y conduisirent ; elles voulurent, d'abord, lui faire réciter ses prières, mais, hélas ! à peine savait-il le *Pater* ; l'âme avait été aussi négligée que le corps.

Il se déshabilla à la hâte. Sa tante et sa cousine le couvrirent avec soin dans son petit lit, et lui ayant donné chacune un baiser, se retirèrent ; mais Rose ne tarda pas à revenir ; elle s'assit près de lui, et resta longtemps pensive, se plaisant à contempler cet enfant endormi, la tête penchée sur ses bras délicats. Il souriait... Peut-être faisait-il un doux rêve ?...

— Pauvre petit frère de mon cœur ! lui disait la jeune fille attendrie, tu ne dormiras plus sur de la paille ou sur la terre

durcie. Cher petit oiseau, le bon Dieu, comme à moi, t'a donné un doux et sûr abri. C'est le père des orphelins ; oh ! je t'enseignerai à le prier, à l'aimer, et tu seras heureux !...

## VII

Dans les premiers jours qui suivirent, Urbain fut, en effet, très-heureux ; il avait eu jusqu'alors une enfance misérable ; parfois il avait souffert de la faim ; il avait souvent été battu par un père ivrogne et brutal, et sa mère elle-même, dont le malheur avait aigri le caractère, le rudoyait tout en l'aimant.

Au lieu que maintenant, il ne manquait de rien, et à part quelques gronderies de la tante Mathurine, il n'entendait que de douces paroles et ne recevait que des caresses.

Cependant, quand il avait récité sa leçon de catéchisme, et pilé du poivre auprès de sa tante Mathurine, il n'avait d'autre récréation que de regarder, à travers les vitres, passer les rares piétons, ou les charrettes des paysans. Quelquefois, il faisait une promenade avec Madeleine et Rose ; mais, malgré tout ce qu'elles faisaient pour l'amuser, l'existence qu'il menait lui sembla bientôt monotone, en la comparant à la vie errante et vagabonde qu'il avait menée dans les rues de Paris.

— Qu'as-tu donc, cher Urbain ? lui demanda un jour sa cousine, qui lui trouvait l'air triste.

Il baissa la tête sans répondre.

— Réponds-moi franchement ; qu'as-tu ?

— Je m'ennuie.

— Comment, et pourquoi ?

— Il y a des jours, Rose, où je regrette la vie que je menais là-bas.

— Oh ! Urbain ! s'écria la jeune fille avec une douloureuse surprise.

— C'est qu'alors j'étais libre... Je sais que tu vas me dire que je n'avais pas toujours à manger ; c'est vrai, mais aussi, quand on

avait, par chance, un bon morceau, on partageait avec les camarades, et on s'amusait.

— Tu regrettes de n'avoir plus de camarades !

— Ah ! mais... oui.

La jeune fille crut devoir faire part à ses tantes de cette conversation.

— Voyez le garnement ! s'écria Mathurine ; ça est chez nous comme coq en pâte, et ça regrette sa vie de *bohème* !

Madeleine soupira profondément.

Après avoir réfléchi à ce que Rose lui avait appris, elle crut avoir trouvé le meilleur moyen de procurer à Urbain des camarades, et, en même temps de l'occuper sérieusement. Ce fut de l'envoyer, chaque jour, à l'école des respectables Frères de la doctrine chrétienne.

## VIII

Les premières notes du petit écolier furent loin d'être brillantes ; il n'étudiait pas, il troublait la classe, il était indiscipliné. Cela affligeait la bonne Madeleine, d'autant plus que Mathurine se plaisait à lui répéter avec malice : — Je l'avais bien dit !

C'était une chose terrible, pour la tante Madeleine, que d'être obligée de gronder ; elle ne le faisait qu'en prenant énormément sur elle-même ; on s'en apercevait assez à sa voix altérée, à ses yeux qui se remplissaient de larmes.

Cependant, après avoir plusieurs fois repris Urbain avec douceur, elle crut devoir lui déclarer qu'il serait puni, si les témoignages n'étaient pas meilleurs.

Il l'écouta d'un air bourru et ne répondit point.

Quelques jours après, le Frère directeur prévint les demoiselles Muscas qu'il était plus mécontent que jamais de leur neveu.

Alors, Madeleine se mit à songer aux moyens de le corriger.

Elle s'excitait donc à la sévérité, tout en redoutant l'arrivée du petit coupable.

Cinq heures sonnèrent, et le cœur de la bonne tante battit bien fort : c'est qu'il allait arriver, ce méchant enfant tant aimé ! Au lieu de l'embrasser comme à l'ordinaire, elle allait être obligée de le punir !

La demie sonna... et puis six heures... Urbain ne rentrait pas.

Inquiète, Madeleine courut chez les bons Frères, s'imaginant qu'ils avaient mis l'écolier en retenue. Mais quelle fut sa stupeur, lorsque le portier lui assura qu'Urbain était sorti de la classe à cinq heures, comme les autres enfants !...

Où donc était-il ? S'était-il caché dans la crainte d'une punition ?... Elle chercha chez tous ses voisins, s'informa partout, et on ne put lui donner aucun renseignement.

La nuit vint : Urbain n'était pas rentré. Madeleine et Rose le croyaient perdu ; elles se désespéraient, tandis que Mathurine irritait encore leur douleur, par son éternel refrain : — Je l'avais bien dit ! C'est un ingrat, un vaurien, ajoutait la maligne vieille fille ; le proverbe ne ment point : *Bon chien chasse de race.*

## IX

Dès que le jour parut, le lendemain, Madeleine partit pour l'église ; elle avait besoin de prier ; elle voulait aussi consulter l'abbé Le Fur sur ce qu'il y aurait à faire pour retrouver le petit fugitif. Pendant qu'elle était à l'église, Mathurine sommeillait encore, et Rose, tout en pleurant, s'occupait de ranger le magasin. Au moment où, après avoir éteint sa lampe, elle ouvrait les volets, elle aperçut un laquais, en livrée verte, qui la salua ; dès qu'il lui eut adressé quelques paroles, la jeune fille poussa un cri de joie.

C'est qu'il venait de lui apprendre qu'Urbain était sain et sauf. Il avait passé la nuit au château de Trémeneç, où il était encore. Voici ce qui était arrivé :

Soit que l'écolier indiscipliné fût effrayé de la punition dont ses tantes l'avaient menacé, soit plutôt qu'il eût envie de courir les aventures, au lieu de rentrer au logis, il s'en était allé, tout seul, se

promener sur le grand chemin ; puis, la nuit approchant, il était monté dans la charrette d'un fermier qui revenait de la ville et s'en retournait chez lui. Ayant aperçu les tourelles d'un château, il avait demandé au fermier à qui ce château appartenait, et, ayant appris que c'était l'habitation de la comtesse de Trémeneç, mère de son camarade de classe, René, il imagina d'aller y demander asile. Il arriva qu'il rencontra le petit René dans l'avenue, qui l'accueillit à merveille, et le cacha si bien, que sa mère s'en était aperçue trop tard pour pouvoir le renvoyer à la ville ; mais, dès le point du jour, craignant que les épicières ne fussent dans l'inquiétude, la comtesse de Trémeneç les envoya prévenir que leur neveu était en sûreté, et qu'elle le leur conduirait dans la matinée.

Dès que Rose eut appris cette bonne nouvelle, elle courut au-devant de sa tante Madeleine pour lui en faire part, et celle-ci, toute tremblante d'émotion, rentra chez elle, pour attendre l'arrivée du fugitif.

## X

Dix heures sonnaient lorsque la calèche de la comtesse de Trémeneç s'arrêta à la porte du magasin d'épicerie.

Une femme d'une quarantaine d'années, grande et distinguée, vêtue d'une robe de soie noire, descendit d'abord de voiture ; ensuite, Urbain, et enfin, le petit René de Trémeneç, fils unique de la comtesse, et camarade de classe d'Urbain.

Il était facile de voir que la châtelaine de Trémeneç avait été fort belle. Veuve depuis quatre ans d'un mari qu'elle adorait, elle avait complètement renoncé au monde, et ne venait à N... , qui est située à un kilomètre de son château, que lorsqu'elle avait quelque affaire indispensable.

Beaucoup d'habitants de la petite ville attribuaient ce goût pour la retraite à un sentiment de sotte fierté : on ne voulait pas comprendre que, regrettant profondément son mari, elle s'était entièrement consacrée à son unique enfant. On la haïssait presque, quoiqu'elle fût bien inoffensive. Était-ce seulement parce qu'on la



jugeait hautaine ?... La sombre envie n'était-elle pas le mobile de ces injustes préventions ?

Les demoiselles Muscas, qui, nous l'avons dit, appartenaient à une famille royaliste, ne partageaient point ces préjugés absurdes contre cette vieille noblesse, qui a si souvent prouvé qu'elle ne veut plus d'autre privilège que celui de marcher en avant, alors qu'il s'agit de prodiguer son or, ou de donner sa vie pour l'Église ou pour la France. Ce fut donc avec joie et reconnaissance que fut reçue la comtesse de Trémeneq, lorsqu'elle ramena le petit Urbain. Celui-ci avait l'air un peu honteux de son escapade ; aussi, la tante Madeleine n'eut pas le courage de le gronder autant qu'il le méritait.

Elle finit même par suivre l'exemple de sa nièce, qui déjà l'avait embrassé.

Mathurine s'écria que c'était un enfant gâté, et ajouta qu'il fallait le punir, et qu'il n'aurait que du pain sec toute la semaine.

La sage épicière pensait que cette punition aurait deux buts : d'abord, celui de corriger son neveu ; ensuite, d'économiser le beurre.

Mais la comtesse et son fils demandèrent la grâce du coupable avec tant d'instances, qu'il fallut bien l'accorder.

Dès qu'ils eurent pris congé des demoiselles Muscas, et qu'on les eut vus partir en calèche, Urbain prit ses livres et ses cahiers, et se dirigea vers l'école. Le soir, il apporta, pour la première fois, un bon point. Aussi, comme il fut choyé, félicité de sa promptitude à réparer ses torts !

— Je ne ferai plus le paresseux, dit-il à Rose ; je veux devenir un homme instruit.

— C'est bien, cher petit, tu veux nous faire plaisir...

— Sans doute, Rose ; et puis j'ai une autre idée encore...

— Quoi donc ?

— Si je travaille, je puis devenir savant, et plus tard, un *riche*, un monsieur.

Rose tressaillit.

— Enfant, dit-elle, tu crois donc que le bonheur est d'être riche ?

— Pardi ! j'ai vu ça de près... à Trémeneq... Si tu savais quel beau salon doré ! Des miroirs immenses, où l'on se voit depuis la tête jusqu'aux pieds ; des tapis brodés de belles fleurs rouges ; des fauteuils où on enfonce, tant ils sont moelleux ; une pendule splendide ! Que sais-je moi ? A déjeuner, on nous a servi, à René et à moi, du chocolat, non pas du commun, comme celui des tantes Muscas, mais du chocolat exquis, de première qualité, et cela dans une timbale d'argent, pas du ruolz ; car j'ai demandé.

Rose ne put s'empêcher de sourire.

— Si tu savais, continua-t-il, la honte que j'avais, en montant dans cette belle voiture, avec mes gros souliers cloutés ! Quand je pense que je me suis assis à côté de René, qui avait un vêtement de velours, avec ce gros habit de drap gris !

— Pour moi, répondit la jeune fille, je n'ai jamais désiré les richesses ; je me contente de la modeste aisance que mes tantes ont la bonté de me procurer.

— Peuh !

— Le bon Dieu, Urbain, n'a pas voulu que tout le monde fût riche.

— Pourquoi ça ? Il me semble que ce n'est pas juste.

— Tais-toi, tais-toi, pauvre enfant ! s'écria Rose ; ne sais-tu pas que Dieu est souverainement juste et bon, et que sa Providence veille sur tous ses enfants ?...

## XI

Plusieurs années s'étaient écoulées. Urbain avait continué à étudier, et il avait même souvent remporté des prix, ce qui avait procuré à M<sup>lles</sup> Muscas le plaisir de le couronner.

Peu après sa première communion, qu'il fit à l'âge de douze ans, il témoigna le désir d'être placé dans un collège, afin de continuer ses études ; il avait, disait-il, la vocation d'être prêtre. Cette déclaration remplit de joie la bonne tante Madeleine, qui n'était nulle-

ment *anti-cléricale*, et, comme la plupart des Bretonnes, eût regardé comme un honneur suprême d'avoir un prêtre dans sa famille. Une chose seulement lui donnait du souci : jusqu'alors, le cher enfant avait reçu chez les bons Frères de la Doctrine chrétienne l'instruction gratuite; que dirait Mathurine, quand il faudrait payer sa pension dans un collège?

Cependant, à sa grande surprise, Mathurine y consentit de très-bonne grâce, charmée de l'espoir qui lui était offert de pouvoir dire un jour : Mon neveu *l'abbé*; elle alla même jusqu'à promettre qu'elle lui achèterait sa première soutane.

— Quel dommage, ajouta la vieille fille, que ce ne soit point un Muscas!

Pendant que les épicières préparaient le bagage de l'écolier, celui-ci, non moins joyeux, disait à Rose, son amie et sa confidente : « Quand je serai curé, tu viendras dans mon presbytère tenir mon ménage; mais sois sûre que je finirai par devenir évêque.

— Pourquoi pas cardinal? répondit en riant la jeune fille.

L'abbé Le Fur vint le soir, et on lui confia avec empressement les projets d'Urbain; mais il diminua beaucoup la joie des demoiselles Muscas.

— Je vais vous étonner, dit-il, en vous disant que mon avis n'est point qu'Urbain aille au collège. Mettez-le plutôt en apprentissage chez quelque brave ouvrier, afin qu'il soit, un jour, en état de gagner honnêtement sa vie. Certes, je suis loin d'être, comme Voltaire, opposé à l'enseignement du peuple; je pense plutôt, comme Benoît XIV, que l'ignorance est la source de tous les maux; mais si je suis pour la lumière qui éclaire, je ne suis pas pour celle qui brûle, et je connais assez votre neveu, mes bonnes demoiselles, pour savoir qu'en voulant apprendre le latin et le grec, il n'a qu'un mobile : l'orgueil. Il voudrait, à tout prix, sortir de la classe où Dieu l'a fait naître. Or, de deux choses l'une : ou il deviendra un déplorable ecclésiastique; ou, plus vraisemblablement, un déclassé, un demi-savant, un propre à rien, comme il y en a tant.

— Mais, objecta Madeleine, on a vu des enfants, partis de très-bas, devenir des hommes distingués.

— Sans doute, Mademoiselle, répondit l'abbé; mais, pour quelques-uns, auxquels on a reconnu, dès leur jeunesse, une vocation sainte, ou des dispositions particulières, combien sont errants par le monde, rougissant de toucher aux outils de leur père, cherchant, en vain, une position sociale, et rongés par l'orgueil déçu et l'envie insatiable, ne se servant de leur demi-science que pour pervertir les hommes et offenser Dieu!

Ces paroles firent assez d'impression sur Madeleine pour l'agiter toute la nuit; mais elles n'en firent pas assez pour la déterminer, cette fois, à suivre les avis du respectable abbé; elle se figurait qu'Urbain était doué d'un esprit supérieur, et que l'abbé Le Fur le jugeait trop sévèrement.

Bref, il fut décidé, entre les deux sœurs, qu'Urbain était bien jeune, en effet, pour connaître sa vocation, mais qu'on ne risquait rien, en attendant qu'il fût plus âgé, de le placer, non pas dans un lycée, mais dans un petit séminaire.

Urbain ne donna point à ses professeurs de graves sujets de mécontentement; seulement, la moindre observation le révoltait, et ses camarades se plaignaient de son caractère susceptible et parfois désagréable.

— Ce jeune homme, disait le supérieur du séminaire à l'abbé Le Fur, n'est dépourvu ni d'aptitude, ni de qualités; cependant je crains pour son avenir, « car, il a une de ces natures sombres et mélancoliques sur lesquelles le malin esprit a beaucoup de prise; il fait entrer aisément dans ces âmes le chagrin, les soupçons, la haine et l'envie. »

BLANCHE DE ROSARNOUX.

(La suite à la prochaine livraison.)

## ÉPILOGUE POUR UN VOLUME DE SATIRES\*

Reviens sur les hauteurs où sont tes vrais domaines,  
 Où, dans nos grands amours, meurent toutes les haines,  
 Muse! et fermons ce livre écrit sans le prévoir;  
 Livre amer et dicté par un âpre devoir.  
 C'est assez d'un combat sans espoir de victoire.  
 Mais à nos cœurs sans fiel la haine est méritoire;  
 Nous n'avons pas vengé notre querelle à nous,  
 Et Dieu nous doit le prix de nos jours de courroux;  
 Lui seul nous a conduit dans ces luttes sans joie  
 Où le cygne amoureux s'est fait oiseau de proie.

Il est dur au penseur de quitter l'infini,  
 Les splendides sommets d'où rien ne l'eût banni,  
 De fuir l'éternité pour le siècle où nous sommes;  
 Il est dur de quitter les forêts pour les hommes.

\* Le volume dont cette pièce formera l'épilogue, paraîtra au printemps prochain, et renfermera tout ce qui, dans l'œuvre de M. Victor de Laprade, de 1852 à 1872, touche de près ou de loin à la politique; en un mot, toute l'œuvre du citoyen. (Note de la Rédaction).

Nul, caché plus longtemps sous ces rideaux épais,  
 N'a vécu, plus que moi, de prière et de paix.  
 Sans donner un regard à rien de ce qui passe,  
 J'ai voulu vers mon Dieu voler en plein espace.  
 J'habitai sur l'Horeb. J'ai marché, jusqu'au soir,  
 Avec ceux qui portaient la harpe et l'encensoir;  
 Chez ces douces tribus à l'autel réservées,  
 Qui tiennent vers les cieus leurs mains toujours levées,  
 Et qui, loin de la plaine où l'on verse le sang,  
 Prennent part au combat... mais rien qu'en bénissant.  
 Quand mon cœur débordait jusqu'aux cités prochaines,  
 Il distillait un miel comme le tronc des chênes;  
 Je répandais comme eux, nourri de leurs leçons,  
 La douceur et la force en d'austères chansons.  
 Mais cette austérité n'avait rien de morose;  
 Par le côté divin j'embrassais toute chose;  
 Marchant vers l'avenir avec sérénité,  
 Je poursuivais d'amour l'invisible beauté.

Certes, je savais bien, dans nos bois, sur nos cimes,  
 Que mille impurs Pythons rampaient dans les abîmes,  
 Que la fraude et l'erreur trônent chez les humains,  
 Que l'agneau s'y déchire aux buissons des chemins,  
 Et qu'armé pour le droit chez un peuple en délire,  
 Tout poète a son art aussi bien que sa lyre.  
 Mais j'ai pu, sans faiblesse, oubliant nos travers,  
 Perdre au milieu des bois mes flèches et mes vers,  
 Dans nos cités, alors, sentinelle rigide,  
 Portant aux yeux de tous sa lance et son égide,

La liberté veillait près de la foi sa sœur,  
Et toute noble cause avait son défenseur.

J'ai pu fuir, à vingt ans, nos disputes civiles,  
Nul danger n'attirait un grand cœur dans les villes;  
Sans crainte, on choisissait le jour, l'heure et le lieu,  
Pour attaquer le vice et pour confesser Dieu.  
On y trouvait la palme et non pas le martyr.  
La vérité servait à qui savait la dire;  
C'était un grand honneur pour très-peu de péril...  
Je me taisais ! J'errais cueillant les fleurs d'avril.

D'autres jours sont venus : chacun ferme la bouche ;  
Le laquais s'est montré sous le tribun farouche.  
Moi, j'ai jugé ce temps qui tue à petit bruit ;  
Dès le premier bourgeon, j'ai deviné le fruit.  
Quand l'histoire au mensonge eut donné la parole,  
J'abdiquai mon silence et tout penser frivole.  
Vingt ans déjà passés, j'écrivais tristement  
Ces deux vers à la fin d'un pieux monument :  
« Ami, tu le sais bien, dans l'ère qui commence,  
Malheur à l'âme fière, à tout homme qui pense. »  
J'ai brigué ce malheur et j'y suis parvenu.  
Mon cœur a débordé, trop longtemps contenu ;  
J'ai quitté mes déserts, l'idéal qui m'attire ;  
Ma symphonie en pleurs a dardé la satire,  
Et j'ai brandi le fouet et le fouet a mordu...  
Advienne que pourra, j'ai fait ce que j'ai dû.

Honte à qui sait mentir avec la poésie,  
Qui berce en vains accords sa noble fantaisie,

Qui, paisible histrion, sans s'indigner de rien,  
N'a jamais, sous l'auteur, trahi le citoyen ;  
A qui put empiler volume sur volume  
Sans qu'on ait su jamais quel dieu guide sa plume.  
Quand son lecteur le presse, il cache en divaguant  
S'il est pour Mahomet, Jésus, ou Tervagant.  
Ni blanc, ni noir, jamais ce prudent ne hasarde  
D'attacher à son nom l'une ou l'autre cocarde.  
Impassible aux douleurs qui ne l'atteignent pas,  
La honte lucrative a pour lui des appas ;  
Il veut enrubanner le griffon qu'il chevauche ;  
L'art n'est, entre ses mains, qu'une exquise débauche ;  
Pour César ou Caton il n'a jamais pris feu ;  
Il a ses vanités pour patrie et pour dieu.

Fallait-il, moi croyant, me courber au silence ?  
Mériter ces soupçons de lâche indifférence ?  
Non ! Je veux que mes vers, s'ils sont un jour relus,  
Témoignent de mon cœur quand je ne serai plus.  
Je veux qu'en abhorrant cette époque et ses vices,  
On ne me compte pas pour un de leurs complices.  
Mes fils, au moins, sauront que, jamais résigné,  
Dans l'ombre et sous le joug je vivais indigné ;  
Que j'ai voulu garder leur nom sans flétrissures.  
Ils sauront qu'insensible à mes propres blessures,  
Mais jaloux pour la France et pour le nom chrétien,  
Je n'ai jamais haï que par amour du bien.

J'ai voulu témoigner pour la muse elle-même,  
Pour mes saintes forêts, pour les hauteurs que j'aime,

Pour l'idéal rêvé dans mon premier printemps,  
 Pour la nature où Dieu parle dans tous les temps,  
 Pour tout ce qu'elle enseigne au cœur qui la fréquente,  
 Pour les torrents, les lacs, pour la neige éloquente.  
 Je veux qu'on sache à quoi la solitude sert  
 Et quels mâles pensers je cueillais au désert.  
 Que l'on n'accuse plus d'inertes rêveries  
 Des contemplations au vertige aguerries,  
 Le combat de Jacob longuement soutenu  
 Et le sacré colloque avec l'hôte inconnu.  
 On a cru qu'à l'entour de nos cimes glacées,  
 Le froid en lourd nuage épaissit la pensée.  
 Dites si, pour jaillir d'un plus profond azur,  
 Le trait que j'ai lancé vous paraît plus obscur ?  
 Si j'ai vu, de là-haut, d'un œil timide et louche,  
 Et si ma langue apprit à trembler dans ma bouche ?

Je suis venu ; j'ai mis mon cœur à découvert  
 Comme quand je parlais à Dieu dans mon désert.  
 J'ai dit la vérité, toujours si mal reçue.  
 Sur nos chênes gaulois j'ai pris une massue.  
 O montagne ! ô forêt d'où j'ai tout apporté !  
 Mon livre est né de vous comme la liberté,  
 Et j'ai su, moi chétif, après tant de poètes,  
 Ce qu'un vers rude et franc peut causer de tempêtes.

J'ai soulevé les flots du mensonge alarmé.  
 Autour de moi l'orage est loin d'être calmé,  
 Et j'entends de la grève où ma barque s'échoue  
 Bouillonner et gronder cet océan de boue.

Qu'importe ! A vous haïr instruisant nos neveux,  
 Mon livre existera, c'est tout ce que je veux.

J'ai dû faire, à mon tour, œuvre d'homme ! Elle est faite.  
 Je retourne au désert qui se met tout en fête.  
 J'y reprends pour toujours l'amitié des hauts lieux ;  
 J'y veux goûter encor le colloque des dieux,  
 Et poursuivant mon rêve à travers l'invisible,  
 Chanter sans crainte, armé de mon dédain paisible.

Je sais bien qu'on verra, dans leurs chenils divers,  
 Des meutes de laquais japper contre mes vers ;  
 De par l'égalité, son heureuse patronne,  
 Tel démocrate ira criant : « Qu'on le bâillonne ! »  
 Épargnez-vous ce soin, délateurs ! j'ai fini ;  
 Du monde où vous réglez je pars, je suis banni ;  
 Je vais rejoindre au loin tous mes dieux qu'on insulte ;  
 Aux Muses de la paix je rapporte mon culte.  
 J'ai trop souillé mes yeux de ce spectacle impur ;  
 J'ai besoin d'essuyer mes regards à l'azur.

C'est trop d'un jour entier perdu dans la satire ;  
 Ne tressons plus en fouet les cordes de la lyre.  
 Reviens, chaste idéal qui m'inspiras mes chants !  
 J'ignore à tout jamais les sots et les méchants.  
 J'ai repris mon voyage avec les bons génies.  
 Mon oreille et mon cœur vont droit aux harmonies,  
 Et mon œuvre appartient, quel que soit l'avenir,  
 A ce qu'il faut aimer, à ce qu'il faut bénir.

VICTOR DE LAPRADE.

## NOTICES ET COMPTES RENDUS

SAINT LOUIS ET ALFONSE DE POITIERS. — Etude sur la réunion des provinces du Midi et de l'Ouest à la couronne, et sur les origines de la centralisation administrative, d'après des documents inédits, par E. Boutaric, sous-chef de section aux Archives nationales, professeur à l'Ecole des Chartes. — Paris, H. Plon, in-8° de 550 pages. Ouvrage couronné par l'Institut.

M. Boutaric, l'auteur de l'ouvrage dont je rends compte ici, est sans contredit de nos jours l'un des plus laborieux écrivains sortis de la savante Ecole des chartes. Fidèle au programme de cette Ecole, il a consacré la plupart de ses loisirs et de ses veilles à l'étude, si négligée malheureusement jusque dans ces dernières années, du moyen âge, de ses mœurs et de ses institutions, de ses usages et de ses coutumes.

Le public savant était déjà en possession de trois ouvrages importants<sup>1</sup>, dus à ses patientes recherches, et l'accueil bienveillant qui leur a été fait, nous est un sûr garant de leur mérite scientifique, ainsi que de l'esprit de méthode et de discernement dont l'auteur a fait preuve, dans la recherche et dans l'analyse des nombreux documents originaux qu'il a compulsés pour des travaux de cette nature.

Le présent volume est digne à tous égards de ses aînés ; il en a toutes les qualités. M. Boutaric s'y est proposé un triple but ; et d'abord, celui d'éclairer d'un nouveau jour le règne si glorieux du plus saint de nos rois, en faisant connaître ce que fut sous ce règne,

<sup>1</sup> *La France sous Philippe le Bel*, in-8° ; — *Institutions militaires de la France avant les armées permanentes*, in-8° ; — *Parlement de Paris (Actes du)*, première série, 1254-1328. 2 in-4°.

l'administration intérieure de la France<sup>2</sup>. Ce côté de l'histoire de saint Louis avait été jusqu'ici entièrement laissé dans l'ombre<sup>3</sup>. C'était donc rendre un vrai service à la science historique que de combler cette lacune regrettable, et notre auteur, on peut l'assurer, y a fort bien réussi.

En second lieu, il a voulu montrer comment Alfonse de Poitiers avait contribué, pour une large part, à l'unification des provinces qui composent actuellement notre royaume de France<sup>4</sup>. On ne voit pas que l'action du frère de saint Louis ait eu besoin d'être bien puissante sur les provinces de l'Ouest (le Poitou, l'Aunis et la Saintonge)<sup>5</sup> ; mais la chose est toute différente quant à celles du Midi. Là, plus d'un ferment de discorde ou même de haine déclarée à l'endroit de l'ingérence de la dynastie capétienne dans les affaires de la maison de Saint-Gilles, avait été déposé dans les cœurs par l'amour de l'indépendance nationale et plus encore par l'hérésie. Ils disparurent heureusement sous la douce et paternelle influence du gendre de Raymond VII de Toulouse, qui conquit ainsi moralement à la France par sa sagesse et sa justice tout un vaste territoire<sup>6</sup>.

Quant au troisième but qu'a recherché et atteint M. Boutaric, il ne mérite pas moins d'attirer l'attention des hommes sérieux : c'est de nous faire assister aux origines de cette centralisation politique et administrative<sup>6</sup>, qui, s'étendant aujourd'hui à tout, et faisant tout plier sous le même joug égalitaire, est devenue, si je ne me trompe, un danger des plus graves pour la société actuelle. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter au long cette question. Il me suffira de dire, en conformité de sentiments avec M. Boutaric, que saint Louis ne fut ni le créateur, ni le patron d'une centralisation

<sup>1</sup> *S. Louis et Alfonse de Poitiers*. Introduction, p. 7 et 8.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 2-5.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>4</sup> Ces provinces, démembrées de la France par le mariage d'Eléonore d'Aquitaine avec Henri II d'Angleterre, venaient d'être reconquises par Philippe-Auguste.

<sup>5</sup> *S. Louis et Alfonse*, etc., p. 12.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 7 et 8.

de ce genre : sous son règne et sous l'administration de son frère, les provinces annexées conservèrent leurs privilèges et leur législation particulière, en un mot, leur autonomie telle qu'elles la possédaient depuis trois ou quatre siècles<sup>1</sup>.

Revenons à l'ouvrage que j'essaie d'analyser dans ses traits principaux.

Ce que je viens de dire nous permet déjà d'apprécier quelles importantes matières y sont traitées, et je dois ajouter qu'elles le sont avec beaucoup de netteté et de précision, de science et de logique.

L'ouvrage est divisé en cinq livres.

Le premier a pour but de retracer la suite des événements dans leur ordre historique<sup>2</sup>. Les quatre autres présentent une série d'aperçus et de renseignements, tant généraux que particuliers, d'abord sur l'ensemble de l'administration d'Alfonse de Poitiers<sup>3</sup>, puis, dans le détail sur ses monnaies et ce qui a trait aux finances<sup>4</sup>, sur l'organisation judiciaire qu'il établit ou plutôt maintint dans les provinces<sup>5</sup> de sa dépendance ; enfin, sur les rapports qu'il eut avec le clergé, la noblesse et le tiers-état<sup>6</sup>.

On comprend par cet énoncé que la partie biographique proprement dite, ne tient qu'une place bien secondaire<sup>7</sup> dans l'œuvre qui nous occupe. Aussi M. Boutaric ne s'est-il pas proposé d'écrire une *Vie* ou une *Histoire* : il a voulu plutôt, comme son titre l'indique, résumer dans une étude, à la fois scientifique et littéraire, une foule de notions sur le moyen âge et ses institutions (particulièrement au XIII<sup>e</sup> siècle), qu'il avait recueillies, en compulsant, avec une infatigable persévérance, tous les dossiers administratifs,

<sup>1</sup> *S. Louis et Alfonse de Poitiers*, p. 8.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 13-120.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 122-180.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 181-349.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 350-421.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 422-530.

<sup>7</sup> *Ibid.* *Biographie d'Alfonse comte de Poitiers et de Toulouse*, pendant le temps qu'il a gouverné par lui-même (1251-1271), p. 86-121.

financiers, judiciaires, etc., relatifs à l'administration d'Alfonse de Poitiers. C'est là que se trouve le mérite principal de son travail.

Désormais, si je ne me trompe, on ne pourra plus écrire sur le treizième siècle, et sur le règne de saint Louis, ou plutôt sur le régime féodal lui-même et sur les origines de la centralisation administrative sans consulter le livre de M. Boutaric. Aussi, suis-je heureux de le recommander aux lecteurs de la *Revue*, et je le fais avec d'autant plus de confiance, que si la Bretagne n'y joue pas un rôle des plus marquants<sup>1</sup>, en revanche la Vendée, qui faisait alors partie du Poitou, y tient une place assez notable, et par suite, beaucoup d'abonnés trouveront dans cet ouvrage des détails relatifs à leur histoire locale, intéressants et peu connus.

Je me plais aussi à faire remarquer que M. Boutaric a enrichi son livre d'une table alphabétique des noms de personnes et de lieux, qui rend les recherches très-faciles.

Il n'est pas nécessaire de dire que, tout en louant le travail de notre savant archiviste, je ne prends pas sous ma responsabilité toutes les opinions religieuses et historiques qu'il met en avant dans le cours de ses six cent pages. La chose va de soi-même. Il y a trop de points controversés et controversables en théologie et en histoire, pour qu'il en soit autrement. Sans entrer dans le détail des divergences qui pourraient nous séparer, je me plais à constater seulement que M. Boutaric s'écarte rarement, dans ce dernier ouvrage, du point de vue auquel doit se placer un catholique, pour apprécier sainement et avec impartialité les institutions et les personnes du moyen âge. Ainsi, il ne craint pas de reconnaître que la croisade contre les Albigeois eut dans ses débuts *un caractère purement religieux*<sup>2</sup>.

De même, il proclame hautement que les hérétiques du Midi de la France étaient, « *par leurs doctrines subversives et destructives, des ennemis plus redoutables pour la société que les Sarrasins eux-mêmes* »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Il est question, en passant, de Pierre Mauclerc, de son fils Jean le Roux, du vicomte de Rohan, etc.

<sup>2</sup> *S. Louis et Alfonse de Poitiers*, p. 25.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 23.

En outre, il nous fait connaître que Philippe-Auguste acquiesça solennellement à la sentence d'excommunication portée contre Raymond VI de Toulouse, en recevant à foi et hommage Simon de Montfort devenu duc de Narbonne et comte de Toulouse par l'autorité du Saint-Siège <sup>1</sup>.

J'insiste sur ce point, parce que M. Boutaric, dans son précédent ouvrage, *La France sous Philippe le Bel*, était tombé dans quelques erreurs, en traitant des rapports de ce prince avec Boniface VIII. On voit avec plaisir qu'une étude plus approfondie de la législation et des institutions de l'Eglise l'a amené à modifier ses idées dans le sens catholique. Il faut l'en féliciter, sans s'étonner de trouver encore çà et là des propositions discutables.

Relativement à l'Inquisition (p. 442-457), l'auteur parle de la part qu'y prirent les papes et les évêques, avec cette justice et cette modération de sentiments qu'on est heureux de rencontrer, sous la plume de l'auteur de *La France sous Philippe le Bel*.

Enfin, dans son dernier livre (p. 422-485), M. Boutaric, tout en se gardant de laisser dans l'ombre les torts et les méfaits des *hommes d'Eglise*, vis-à-vis d'Alfonse de Poitiers et des populations, n'en déclare pas moins, avec franchise, que ces cas sont rares et en quelque sorte exceptionnels <sup>2</sup>.

On me pardonnera d'avoir appelé l'attention du lecteur sur ces points particuliers. Ils touchent à l'histoire ecclésiastique, et par conséquent sont spécialement de mon ressort.

En ce qui regarde le régime féodal, il faut remarquer aussi que M. Boutaric se plaît non à l'absoudre de tout reproche, ce serait manquer à la vérité de l'histoire, mais cependant à proclamer que sous ce régime « il y avait des libertés, des droits et des devoirs reconnus et sanctionnés <sup>3</sup>. » Et cela, il le dit à l'encontre de ceux qui prétendent qu'à cette époque « quelques tyrans s'ingéniaient à opprimer des milliers d'esclaves silencieux et avilis <sup>4</sup>. » Signalons

<sup>1</sup> *S. Louis*, etc., p. 27.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 482.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 41.

en passant deux erreurs de peu de gravité qui ont échappé par inadvertance à notre auteur. La première consiste à dire que la Bretagne relevait de la couronne d'Angleterre en l'année 1200 <sup>2</sup>; la seconde, à croire que l'université de Poitiers serait antérieure à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>. Cette université ne date en réalité que de Charles VII. Mais il est temps de conclure ce compte rendu.

En résumé, M. Boutaric, après avoir compulsé non-seulement tous les chroniqueurs contemporains, relativement à Alfonse de Poitiers, mais surtout 4,000 actes publics, lettres ou comptes émanés de la chancellerie de ce prince <sup>4</sup>, s'est épris de cette belle figure historique. Il a voulu la faire revivre dans sa vraie physiologie, mettre en lumière tout ce qu'elle offre de noble, de généreux et de vertueux.

De là l'ouvrage, si riche en faits et en renseignements importants puisés aux sources originales, si digne d'être lu et approfondi, dont je viens de présenter une trop pâle analyse aux lecteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée*.

DOM FRANÇOIS PLAINE,

Bénédictin de Ligugé.

LE FILS DU GARDE-CHASSE, récit vendéen, par M. Émile Grimaud, avec une eau-forte, par M. Octave de Rochebrune. — Nantes, A. Morel, rue Crébillon, 20.

C'est un récit plein de charme et d'intérêt; nos lecteurs peuvent s'en souvenir, car il a paru dans la *Revue*, il y a quelques années. Ils n'ont pas oublié le héros de ce petit drame, poète et soldat, épris à la fois des belles choses et des grandes actions, dont la vie débute comme un roman et finit comme une histoire, à cette époque bouleversée de la Révolution, où se heurtaient tous les contrastes.

Ils le retrouveront avec plaisir dans le joli volume que M. Émile Grimaud lui consacre aujourd'hui. Ce volume, édité par l'auteur

<sup>1</sup> *S. Louis*, etc., p. 10.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 484.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 10.



lui-même, avec le soin et le goût que l'on sait, est de plus orné d'une eau-forte de M. de Rochebrune. Elle représente la métairie vendéenne où se passe le dénouement tragique du récit, mais avant ce dénouement. La scène est encore paisible. Les rayons du soleil éclairent gaiement la ferme aux murs lézardés, qui fait le sujet principal de la gravure, le groupe d'arbres du voisinage, et le terrain, hérissé d'herbes et de fleurs sauvages. Le côté sombre d'un tas de fagots, artistement jeté au premier plan, fait encore ressortir cet effet de jour. Les volets ouverts de la maison laissent deviner un intérieur aussi lumineux que le dehors.

Comment imaginer un plus simple et aussi charmant paysage? Quelle vigueur dans le dessin, quelle lumière dans les teintes, quel relief dans tous les objets! D'ailleurs, M. de Rochebrune traite avec un égal talent les moindres sujets et les plus grands. Au moment où j'écris l'éloge de cette petite gravure, j'ai sous les yeux la grande eau-forte, déjà décrite ici, les *Ruines de Paris*, un vrai poème écrit au burin, avec ces traits accentués, vifs, pleins de relief, qui font en partie la beauté des anciennes gravures.

—  
 PUITESSON, *Souvenirs de l'émigration et des guerres de la Vendée*, par M. l'abbé du Tressay, chanoine honoraire. — Paris, Lecoffre, rue Bonaparte, 90; Nantes, Libaros, et en Vendée, chez les libraires.

Il ne s'agit plus ici d'une fiction très-vraisemblable, mais d'une histoire vraie. Dans l'opuscule qu'il publie, M. l'abbé du Tressay a résumé les notes à lui laissées par un noble Vendéen, M. Désiré Durcot de Puitesson, ancien soldat de l'armée de Condé pendant l'émigration. Puitesson est donc contemporain du Fils du Garde-Chasse.

C'était « un homme de l'ancien régime », dit l'auteur, mais « comprenant son siècle, et sachant faire, dans le présent et dans le passé, la part du bien et du mal... Si vous abordiez ce transplanté de l'ancienne France dans la nouvelle, vous admireriez, sous son enveloppe froide et rude, son esprit, son savoir, sa bienveillance, son cœur. »

Nous avons constaté à toutes les pages du volume la ressemblance de ce portrait. Inutile d'ajouter que la vie d'un homme ainsi doué

est intéressante à étudier. Sans être aussi extraordinaire que certaines vies de ce temps-là, elle ne manque certes pas d'incidents.

Sous-lieutenant à dix-huit ans, Puitesson ne quitta l'armée que lorsqu'il la vit troublée elle-même par la Révolution : il ne quitta la France que lorsqu'il fut menacé dans son autorité par ses propres soldats, et dans son indépendance par des chefs corrompus ou faibles. Il fut forcé de choisir entre la prison et l'émigration, comme beaucoup d'autres.

Ceux qui accusent les émigrés oublient trop qu'ils furent violemment poussés à sortir de France et à combattre le plus inique et le plus sanglant despotisme dont il soit fait mention dans l'histoire depuis l'empire romain. Les émigrés ne sont pas plus coupables que les royalistes bretons et vendéens. Après tout, les uns comme les autres ne défendaient pas seulement la cause du trône et de l'autel, mais la cause de la liberté, mais la cause de l'humanité elle-même, car toutes ces causes étaient immolées à la fois par la Révolution.

Puitesson s'engagea donc dans l'armée de Condé pour servir la France, non moins que le roi. Les émigrés, fait remarquer M. du Tressay, suivant toujours les notes de son personnage, les émigrés « se réunissaient naturellement aux alliés du pays et du roi, de l'autre côté de la frontière, espérant, avec leur secours, mettre bientôt fin à la sédition. Mais ces alliés, oublieux des grands principes conservateurs des nations, au lieu d'opposer la justice à l'iniquité, la droiture à la fraude, se laissèrent corrompre par l'intérêt particulier, et voulurent satisfaire leur ambition au détriment de la France et de son roi. Ils jouèrent avec le feu, entretenirent, au lieu de l'éteindre, l'incendie chez leurs voisins, et bientôt, dirigées par la colère divine, les flammes prirent dans leurs propres Etats. »

Des réflexions de cette justesse se mêlent aux souvenirs du soldat de Condé. A côté de ses actes personnels, ceux-ci rappellent bien des noms honorables de la Vendée, et des faits également honorables, attachés à ces noms.

Mais nous n'entrerons pas plus avant dans l'analyse du nouveau livre de M. l'abbé du Tressay. Les autres ouvrages de notre collaborateur ne suffisent-ils pas, du reste, à recommander cette dernière publication?

HIPPOLYTE LE GOUVELLO.

# CHRONIQUE

## EXPOSITION DE NANTES

### III

Du tableau de M. Toulmouche à celui de M. Bonnat, il y a tout un monde, non-seulement par le sujet, le costume et le climat, mais par le sentiment et le caractère du peintre. Ces chefs arabes qui traversent, à cheval, un étroit défilé des montagnes du Sinaï, entourés de quelques esclaves formant escorte, composent un groupe d'une puissante et riche tonalité. — Voilà bien encore des personnages en plein air, mais comme le soleil ruisselle dans cette toile, et de quelle heureuse impression ne vous saisit-elle pas. M. Bonnat est certainement un des artistes dont la palette est pourvue d'une extrême richesse de tons, et l'œuvre de ce peintre, qui se produit à Nantes pour la première fois, le prouve surabondamment. Et cependant l'habile artiste n'est-il pas au-dessous de lui-même? Ces *Cheiks d'Akabah* valent-ils ces *Paysans napolitains devant le palais Farnèse, à Rome*, exposés en 1867? Quelle que soit la réponse à cette insidieuse question, il est certain que le tableau des Cheiks en voyage est un des plus justement estimés de notre Salon, et que bien des personnes expriment le désir de le voir acheter pour le Musée.

Une autre toile non moins désirée pour notre galerie est celle de M. Laurens : *Le pape Formose et Étienne VI*; sujet incompréhensible sans le secours du catalogue, et qui ne laisse pas que de froisser les sentiments de quelques personnes qui, dans un livre comme dans un tableau, mettent la forme après le fond. Certes, on ne peut contester les grandes qualités de couleur et d'effet de ce tableau, la puissance et le relief de cette peinture en pleine pâte; c'est mélodramatique et mouvementé comme une des scènes de la *Tour de Nesle* ou de *Ruy-Blas*. Le talent de M. Laurens est indiscutable, il est plein de séve et dénote un fougueux tempérament de peintre; il possède une facture des plus énergiques et le sentiment des effets pittoresques, comme M. Robert Fleury. Mais quelle étrange idée d'exhumer une deuxième fois de sa tombe le cadavre du pape Formose, et de l'exposer en pompeux costume au violent

réquisitoire du fougueux Étienne VI? M. Laurens est un tout jeune homme, nous assure-t-on, et sa jeunesse et les temps agités où nous vivons expliquent le choix de ce sujet; mais, à l'avenir, que M. Laurens laisse aux chroniqueurs du IX<sup>e</sup> siècle ces lugubres récits de fanatisme religieux, et qu'il fasse un meilleur emploi de son beau talent.

Du même artiste, nous ne devons point oublier de citer encore le *Frère Nethelme*, blessé mortellement en accomplissant avec tant de courage et d'abnégation ses devoirs de brancardier. Cette peinture est encore vigoureusement traitée et d'une chaude coloration, bien qu'elle reproduise les plus rudes frimas.

M. Jalabert est un des peintres que nous aurions dû citer des premiers, car ses œuvres se font remarquer entre toutes par une grande distinction et par des qualités de coloriste, sinon puissantes, du moins d'un bel éclat. Quoi de plus noblement posé que le portrait de M<sup>me</sup> la maréchale Canrobert, et combien est gracieusement imposant ce buste de jeune femme dont les blanches épaules s'enveloppent avec tant de charme dans les replis moelleux des fourrures d'une élégante sortie de bal.

Le second portrait exposé par M. Jalabert est un délicieux petit tableau où, sous le costume d'une noble Vénitienne, est représentée M<sup>me</sup> Léon Gérôme. Ce nom ne permettait pas au portraitiste de faire un travail médiocre, et devait surexciter son pinceau. Aussi en est-il résulté une œuvre délicieusement belle. On ne saurait imaginer rien de plus séduisant et rien de plus largement peint dans des proportions si réduites. Sa robe à traîne, en satin couleur cerise, et sur laquelle se détachent des guipures d'un travail merveilleux, peut se comparer aux bonnes peintures flamandes; c'est du Van-Dyck en miniature.

Il est encore des tableaux avec lesquels nous sommes bien en retard. Nous voulons parler des *Vues de Venise* par M. Fromentin. Après les peintures inimitables de Canaletti, il semblait que la ville des Doges ne pouvait être décevantement reproduite. Et cependant Ziem nous a peint une Venise inondée de soleil, une Venise plus embrasée que si des milliers de girandoles l'eussent éclairée *a giorno*. Et M. Mouchot, dont la toile est placée à peu de distance de celles qui nous occupent, semble se préoccuper aussi de l'aspect soleilleux de Venise. Pour M. Fromentin, c'est dans une gamme plus douce, nous allions dire plus sourde, qu'il a peint *le grand canal et le môle*. Ce sont des effets gris, un peu froids, communs à Rotterdam, à la Haye, et qui nous surprennent sur les bords de l'Adriatique; cela est probablement vrai, mais

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce qui est indiscutable, indiscuté, c'est l'esprit et l'habileté du peintre dans la reproduction de ces palais, de ces dômes, de ces maisons qui se reflètent dans les eaux un peu saumâtres du grand canal; et surtout avec quelle finesse sont indiquées ces frêles gondoles, glissant sur les flots comme des cygnes, et toutes les élégantes petites figurines qui animent la place du môle, et qui valent celles de Tiepolo<sup>1</sup>. Maintenant, nous n'hésitons pas à dire que M. Fromentin est bien plus personnel, bien plus *lui*, dans ses sujets d'Afrique, comme nous en avons un au musée de Nantes, dans ses chasses à la gazelle à travers les plaines du Sahara, paysages algériens qu'il peint, comme chacun sait, tout aussi vigoureusement de sa plume que de son pinceau.

Nous ne quitterons pas les bords de l'Adriatique sans remonter jusqu'au Bosphore, et le voyage ne sera pas long. Traversons la salle, et devant nous se présente la *Mosquée de Yeni-Djami à Constantinople*, par M. Pasini. Excellente peinture, d'un ton monochrome, il est vrai, généralement gris, mais d'un dessin remarquable, d'une perspective irréprochable, et meublé de délicieuses figures qui ont une large part dans l'intérêt de l'œuvre. De Constantinople, nous avons encore au Salon nantais deux vues bien intéressantes : l'une de M. Brest, et l'autre de M. Rosier; la première, d'un aspect très-animé, et la seconde d'un sentiment mélancolique, sentiment qui nous prédispose à l'examen du tableau suivant : *Marguerite en prison*, par M. James Bertrand. Il n'est peut-être pas de poème qui ait plus inspiré les artistes que ce type idéal et séduisant de la « faiblesse féminine et du repentir »; tantôt sortant de l'église, tantôt en prière, puis, ici, jetée dans un cachot comme une vulgaire criminelle, où la pauvre fille, privée de raison, se réveille, écoute et croit reconnaître une voix amie, tandis qu'à travers les grilles de l'humide prison apparaît l'esprit du mal avec ses grincements effroyables. La figure de Marguerite est d'une physionomie douloureusement expressive, et qui doit émouvoir les âmes sensibles, mais elle s'éloigne du type germanique, consacré par le pinceau d'Ary Scheffer, qui a serré de très-près le texte de Goethe.

*Bien venu qui apporte*, par M. Worms, l'une des plus jolies choses du salon par l'esprit et la vérité, pourrait à la rigueur être rangé parmi les rares tableaux d'histoire qui se produisent sous nos yeux, non pas, bien entendu, de l'histoire héroïque, mais comme une simple page d'une époque très-curieuse de nos annales, où de vieux céladons enrichis affectaient les airs des marquis de la Régence et se transformaient en

<sup>1</sup> Le peintre qui faisait habituellement les figures des tableaux de Canaletti.

hommes à bonnes fortunes, sans se douter qu'on leur faisait aimable figure suivant l'étiage de leurs prodigalités.

*Sterne et la Soubrette*, de M. Loutrel, et le *Madrigal*, de M. Masse, malgré l'importance de leur toile, ne sont que des vignettes auprès du tableau de M. Worms. Vignette encore, mais joliment traitée, *Le Chat échaudé craint l'eau froide*, de M. Compte-Calix.

Les tableaux de M. Lévy : *l'Idylle et les Champs*, se recommandent par des qualités sérieuses et qui trahissent l'école de Rome; malheureusement, ces tableaux manquent d'originalité, de caractère bien défini. Dans celui des *Champs*, que nous préférons à *l'Idylle*, il y a des âcretés de tons qui déplaisent fort et que ne fait point excuser le charmant enfant qu'une robuste villageoise élève dans l'air, et dont la tête rose se détache agréablement sur l'azur du ciel.

Une petite composition d'un grand style, que nous n'avons garde d'oublier, est celle de M. Mazerolle : *Modèle d'un brevet pour les belles actions civiles*. Rein de mieux agencé que cette grisaille et, n'étaient quelques costumes modernes, on pourrait croire que c'est une copie de bas-relief antique.

*Le Synode*, de M. Moÿse, est une excellente répétition de son important tableau du Salon de 1868, qui fut si remarqué et dont on a dit avec raison tant de bien.

Les artilleurs de la *Gare de Brétueil* sont très-spirituellement touchés; il est fâcheux que les détails nuisent à l'effet du tableau et que son arrangement soit moins heureux que celui du *Coup de canon*.

Les sujets militaires de M. Bellangé fils n'ont point la verve et l'entrain des œuvres de son père; il y a des successions difficiles à conserver.

L'esquisse pleine de sentiment de Mme Browne (1870!), le *Retour des derniers blessés* du combat du Bourget, par M. Saintain, sont de nouveaux épisodes à joindre à ceux que nous ont donnés MM. Clément et Dubois et forment, dans notre exposition, tout le chapitre relatif à *l'année terrible*!

Ici s'arrêtent, croyons-nous, les œuvres les plus remarquées, mais non les seules remarquables du Salon, soit par le mérite élevé de leurs auteurs, soit par l'importance des sujets. Ce qui prouve que nous ne sommes point quitte envers nos lecteurs. Bien loin de nous, du reste, était cette pensée. Cent œuvres et plus mériteraient une analyse, et tout le numéro de la *Revue* ne nous suffirait pas pour dire tout le bien que nous pensons d'un grand nombre de tableaux. Mais désormais nous devons prendre une allure plus vive, et ne pas transformer notre examen en catalogue raisonné, et surtout nous souvenir de cet excellent précepte

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Donc, rendons justice, mais une justice sommaire, à M. Dubufe, pour son bon *Portrait de M. Barre*, d'une couleur un peu terreuse, mais bien campé, et d'un effet très-vigoureux; — à M. Landelle, dont l'extrême soin, le pourléché de l'exécution de ses trois tableaux (*une Mauresque, une Géorgienne, une Almée*), est admiré de tous ceux qui n'admirent point les portraits de MM. Baudry et Delaunay; — à M. Sautai pour son tableau du frère *Angelico, peignant la salle capitulaire du couvent de Saint-Marc, à Florence*, tableau sagement conçu, sobrement traité, mais un peu vide, et surtout ne reflétant pas le caractère si sraphique du plus illustre des artistes dominicains.

Ne manquons pas non plus de rendre justice à M. Antigna, qui est certainement un de nos peintres les plus productifs. Les sujets qu'il traite le plus ordinairement appartiennent au genre rustique; il affectionne aussi les sujets bohémien ou de mendiants et trouve un certain charme à reproduire les guenilles et les haillons qui laissent à demi-nus ceux dont ils les affable. Disons, cependant, que cette toile est un peu terne et flasque, et que l'abus fait par le peintre de sa grande facilité, nuit incontestablement à ses ouvrages.

Les trois tableaux de M. Berteaux nous présentent le talent de ce peintre sous des aspects bien différents: *Deuil et famine* rappelle les sujets affectionnés par Tassaert, peinture sentimentale et malade comme les sujets qu'elle traite. A preuve *la Mauvaise Nouvelle*, qui se trouve dans la grande galerie. — *Le portrait de M. M. . . .* est un portrait bien posé, très-largement peint et d'une extrême vérité; un peu moins de lourdeur de touche, plus de finesse dans les ombres, et l'ouvrage serait accompli. Enfin, le meilleur tableau de M. Berteaux est incontestablement cet *Antiquaire* qui se complait au milieu de ses collections, et, désignant deux mannequins revêtus de costumes un peu fantaisistes, jette au public cette philosophique exclamation: « *Avec ces amis-là, pas de déception.* » Cette dernière toile est d'une ravissante harmonie.

Dans ce même ordre de peinture, nous classerons encore *les Sonneurs de Nuremberg*, de M. Ulmann, bon tableau, d'un effet pittoresque, d'une chaude couleur, et dont les costumes des sonneurs s'agencent parfaitement avec le style du vieux clocher.

*Une surprise*: — *Dans les Blés*; — *Alsacienne au lavoir*, tel est le bagage de M. Jundt, peintre d'une originalité bien franche, d'une facture un peu mince, et d'une couleur délicate et fine. Il y a dans sa palette des gris ravissants, et ses eaux sont d'une extrême limpidité; nul mieux que M. Jundt ne fait pointer plus spirituellement des fléchères au cours d'un ruisseau, et ne sait donner à ses petites figures une plus grande douceur.

Ajoutons que les procédés d'exécution de M. Jundt sont des plus curieux; car le pinceau lui sert des deux bouts.

*La Jeanne d'Arc*, de Mme de Châtillon, n'a pas été louée comme elle méritait de l'être, et n'a pas eu le succès dont elle était digne. Triste influence de la mode dans les arts. Mais ce qui est plus triste encore, c'est qu'elle ne trouve pas d'amateurs parmi nous. Un autre tableau, dont le sujet obtient bien des sympathies, est celui de M. Dauban, conservateur du musée d'Angers, *Mme Roland se rendant au tribunal révolutionnaire*. Il y a, dans l'aspect de cette toile, des réminiscences de *l'Appel des condamnés*, par M. Charles Muller.

*Fénelon soignant les blessés de la bataille de Malplaquet*, par M. Théodore Maillot, qui n'a pas les qualités d'un peintre, mais celles d'un dessinateur correct.

M. Luminais a sa réputation tellement bien établie à Nantes qu'il n'a pas cru devoir nous gratifier cette année d'une page importante, comme en 1861. *La Lutte* manque d'énergie et d'intérêt; l'ensemble et la facture de ce tableau sont d'une extrême vulgarité. Si nous sommes sévère pour M. Luminais, c'est qu'il est doué d'un talent qui nous est sympathique, et que nous étions habitués à lui voir prendre le haut bout de nos galeries.

M. Henri Picou, qui débuta dans les arts d'une façon si remarquable, n'a également exposé que deux petits tableaux, où de patients chercheurs remarquent des figures de la race, un peu dégénérée, de celles qui se trouvent dans les deux charmantes compositions de *A la Nature* et la *Naissance de Pindare*.

Nous n'avons pas un très-grand nombre de portraits dans les diverses galeries, et ceux qui se trouvent disséminés parmi tant de tableaux de genres et de paysages sont généralement très-convenables. Définitivement, la photographie nous a délivrés de ces portraits au rabais et de pacotille que tout bourgeois enrichi se croyait en devoir de léguer à ses héritiers, et qui faisaient dans les anciennes expositions de si drôlatiques figures. De nos jours, toute cette peinture meublante de nos chambres et de nos salons ne se compose que de travaux sincères, sagement peints, et qui font honneur à leurs auteurs. Et certes, quand on se produit à côté, ou non loin, d'œuvres signées Baudry, Delaunay, Dubufe, Jalabert, Dubois, Berteaux, Marquerie, il faut certainement un vrai mérite pour présenter de l'intérêt aux yeux des visiteurs et les retenir au passage. Telles sont pourtant les bonnes impressions que nous avons ressenties à l'examen des portraits, d'une extrême ressemblance, de MM. Borione, Delhumeau et de M. l'abbé Minier; il y a dans ces peintures de sérieuses qualités et d'excellentes intentions; un peu plus de solidité de touche chez les uns, moins de sécheresse chez les autres, et ces portraits double-

raient de valeur. N'oublions pas de citer en passant les deux têtes d'études de M. Risler, qu'on croirait être plutôt élève de M. Ary Scheffer que de M. Delaroche; mises en meilleur jour, le succès de ces bonnes études eût été plus grand.

Sauf les moutons de MM. Jacque et Brissot, moutons bien vrais, bien lainés, qui dodelinent de la tête dans des pâturages verdoyants, et se vendent comme en pleine foire du Berry, les bons peintres animaliers nous ont fait défaut; absence de M<sup>lle</sup> Rosa Bonheur et de son frère Auguste, absence de M. Auteroche, l'élève favori de Brascassat, absence enfin de M. Van-Mark, qui rappelle le pinceau puissant et coloré de Troyon. A vrai dire, si nous manquons de vaches et de bœufs, nous sommes, en revanche, encombrés de chiens anglo-poitevins et de fins limiers, en tête desquels nous devons placer le *Boule-dog* de M. Jadin, étude énergique, et la *Harde de chiens courants* de M. Brown, d'un effet vif, mouvementé, très-lumineux. A ces bêtes de choix, nous pourrions joindre toute une ménagerie de grande, moyenne et petite race; les chevaux de MM. Frevé, Veyrassat, Parquet, et surtout de M. Hereau, si remuants, si colorés; les chèvres de M. Hagemann, les rats de M. Chaillou, épisode du siège de Paris, les moineaux rusés de M. Méry; les échassiers, les passereaux, les oiseaux de proie, devenus celle d'adroits chasseurs; finalement, tout un lot de volailles vivantes et mortes qui sont de véritables trompe-l'œil, et qui démontrent jusqu'à l'évidence que la plupart de nos peintres ne sont que d'habiles praticiens, et ne font pas un grand effort d'imagination pour l'agencement de leurs tableaux. Avis à MM. Bouret, Chantron, Couturier et Delhumeau.

Deux peintres d'accessoires doivent être mis en première ligne: MM. Monginot et Claude. La *Console* est on ne peut plus décorative; elle rappelle les grandes qualités d'aspect et de lumière des tableaux de M. Couture, chez lequel s'est formé le talent de M. Monginot. Celui de M. Claude est encore du meilleur aloi: les *Curiosités* sont curieusement exécutées, et peuvent se comparer aux œuvres des vieux maîtres; elles sont d'une largeur d'effet et d'une vérité saisissantes. Nous félicitons M. le préfet d'en avoir fait l'achat pour les grands salons de la préfecture, car l'allocation du Conseil général ne pouvait être mieux employée.

Les fleurs de M. Vollon vous émeuvent par la richesse du coloris, l'ampleur et la solidité de la touche; c'est beau, c'est très-beau, mais d'un aspect trop vulgaire et d'un goût bien trivial. Ce bouquet, placé dans un pot de mélasse, doit avoir été cueilli par une grosse cuisinière flamande. De parti pris, nos réalistes semblent fuir tout ce qui sent un effort d'imagination. Ah! ce n'est pas ainsi qu'on traitait les fleurs au XVII<sup>e</sup> siècle; le salon des anciennes peintures nous le prouve bien. Les

fleurs demandent avant tout de l'élégance et du charme, et nous serions heureux de les voir reproduites dans le sentiment de leur grâce native par le pinceau puissant de M. Vollon.

M. Bidau est incontestablement moins peintre que M. Vollon, mais il s'identifie bien mieux avec le caractère des fleurs, et rien de plus poétique que ces tiges de fuchsias et de giroflées, brisées par les vents et la neige, et sous lesquelles sont venues se réfugier de jolies mésanges à tête bleue, abri que leur dispute un téméraire rouge-gorge. Ce petit drame, au bord d'une fenêtre, est plein d'intérêt; l'idée en est neuve et fort originale.

A la suite de MM. Vollon et Bidau, doivent être cités des artistes qui traitent avec habileté les fleurs de nos jardins et les fruits de nos vergers. Par exemple, M. Viau, dont la *Couronne* charmante demandait un peu plus d'accent décoratif. Le *Bouquet d'œillets* de M. Dupain est très-frais et finement exécuté. Dignes encore d'être cités, les *Fleurs* de M. Dupuy, élève de M. Gérôme; celles de M. Alexandre Couder, un vétéran de nos expositions; *La Vigne et les Fruits* de M. Brunner-Lacoste; le *Vase de fleurs* de M. Bertrand, et surtout ces *Produits de la Loire et de l'Océan*, nature morte bien vivante, qualité que possèdent également les ouvrages de MM. Leveling et Maris; enfin, les *Roses trémières* de M. Corpet, les *Fleurs* de M. Pelletier, celles de M<sup>me</sup> Dubourg, et la *Corbeille* et les *Fruits* de M<sup>me</sup> Valentine Romanne, qui s'éprend beaucoup trop, croyons-nous, de la perfectibilité matérielle de ses tableaux, oubliant, comme dit Topffer, que « le fini, le liché, ne sont autre chose qu'une invasion du procédé sur l'art, que la substitution mécanique au mérite intelligent. »

Au moment où nous terminons cet article, l'Exposition ferme ses portes, ce qui ne nous empêchera pas de poursuivre notre compte rendu, car il nous reste encore à parler des paysagistes, des dessinateurs, des graveurs, des sculpteurs et des architectes. Puis, nous parlerons aussi des tableaux des anciennes écoles, et de l'inénarrable section d'archéologie.

LOUIS DE KERJEAN.

— Nous apprenons que la Commission du Musée de Nantes a fait choix des tableaux suivants, parmi ceux que nous avons signalés: — *Le Pape Formose*, de M. Laurens; *le Retour des champs*, de M. Lévy; *la Mosquée de Yeni-Djami*, de M. Pasini, et la charmante *Étude de tête de jeune femme*, de M. Gustave Marquerie.

# BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

---

AIGLE ET COLOMBE, par M<sup>lle</sup> Zénaïde Fleuriot. In-18, 420 p. — Paris, Didot.

ALMANAK Breiz-Izel evit ar blavez biseost 1872. Petit in-8<sup>o</sup>, 96 p. — Brest, imp. et lib. Gadreau..... » 40 c.

ALMANACH POPULAIRE DE LA BRETAGNE, 1873. In-18, 108 p. — Rennes, imp. Catel et C<sup>e</sup>..... » 15 c.

BUEZ SANT THEODOT PATRON ANN HOSTISIEN. In-16, 174 p. — Quimper, imp. de Kerangal.

CACOUS (LES) DE BRETAGNE, par L. Rosenzweig, archiviste. In-8<sup>o</sup>, 26 p. — Vannes, imp. Galles.

(Extrait du *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan.*)

CANTIQUES à l'usage particulier de la Flocellière. In-18, 40 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud.

COMPTE RENDU des épidémies, des épizooties et des travaux des conseils d'hygiène du Morbihan, en 1871; par le docteur Alfred Fouquet, médecin des épidémies de l'arrondissement de Vannes. In-8<sup>o</sup>, 39 p. — Vannes, imp. Galles.

CONSPIRATION (LA) dite de Pontcallec, en Bretagne, sous la Régence. (Récit inédit extrait d'un manuscrit conteuporain.) Avant-propos; par M. le docteur G. de Closmadec, vice-président de la Société polymathique du Morbihan. In-8<sup>o</sup>, 39 p. — Vannes, imp. Galles.

(Extrait du *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan.*)

COURS DE CHIMIE AGRICOLE PROFESSÉ EN 1871, par M. Lechartier, à la faculté des sciences de Rennes, sous les auspices de M. le ministre de l'agriculture et du commerce, et publié par décision du Conseil général d'Ille-et-Vilaine. In-12, 195 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils.

ENFANT (L') DES PRISONS. Nouvelle vendéenne; par M<sup>lle</sup> du Hausselain. In-8<sup>o</sup>, 27 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud.

(Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*)

EUR GUER DA ELEKTOURIEN VA FARREZ, par A. Morvan, député. In-8<sup>o</sup>, 20 p. — Brest, imp. et lib. Gadreau.

GRAND (LE) PARDON DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS A GUINGAMP, par François-Marie Person. In-8<sup>o</sup>, 8 p. — Guingamp, imp. Le Goffic. » 20 c.

LETTRES A MES CONCITOYENS, par A. Collineau, docteur-médecin. In-16, 14 p. — Nantes, imp. Mangin et Giraud.

LEVRIK EVIT DESKI LENN AR BREZONEC HAG AL LATIN. In-18, 20 p. — Brest, imp. Lefournier aîné; Quimper, lib. Salaun.

ORAISON FUNEBRE DE M<sup>er</sup> JEAN-BAPTISTE-CHARLES GAZAILHAN, ancien évêque de Vannes, prononcé le 25 janvier 1872 dans l'église Saint-Pierre de Bordeaux; par l'abbé Félix Laprie, chanoine honoraire. In-8<sup>o</sup>, 45 p. — Bordeaux, imp. de la *Guienne*.

---